

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES GÉNÉRALISATIONS GÉNÉRIQUES DANS UNE PERSPECTIVE INFÉRENTIALISTE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR

JORDAN GIRARD

FÉVRIER 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je souhaite exprimer ma gratitude envers toutes les personnes qui ont été présentes et soutenantes durant mon parcours, tant dans l'élaboration de ce mémoire que dans mes études en philosophie. Je tiens particulièrement à remercier ma conjointe et ma mère. Elles ont à maintes reprises su entendre ce que je ne savais dire.

Je remercie Amandine Catala, professeure en philosophie à l'UQÀM, et Aude Bandini, professeure en philosophie à l'Université de Montréal, pour leurs conseils éclairés lors de l'écriture de ce mémoire, ainsi que pour les excellents séminaires qu'elles ont donnés et auxquels j'ai eu la chance de participer.

Je remercie Mathieu Marion, mon directeur de recherche, pour ses conseils, sa patience et sa rapidité à m'assister chaque fois que je revenais d'un hiatus que je ne savais trop expliquer. J'apprécie particulièrement la confiance qu'il m'a accordé durant le processus de rédaction ainsi que l'étendue des connaissances dont il a su me faire profiter.

Je suis à jamais reconnaissant du rôle que François Claveau a joué dans ma vie au cours des huit dernières années. Son acuité intellectuelle et son éthique de travail sont telles que le simple fait qu'il m'accorde temps et considération m'a souvent servi d'encouragement. François m'a appris à apprendre, m'a toujours donné les outils nécessaires pour aller plus loin. Je suis ainsi heureux de compter son influence parmi les plus positives qu'on ait exercée sur moi. En définitive, il m'a donné beaucoup plus d'opportunités que je n'ai su saisir.

DÉDICACE

Pour Lauralie et Fleur

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
DÉDICACE	iii
RÉSUMÉ.....	vi
ABSTRACT.....	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I LES GÉNÉRALISATIONS GÉNÉRIQUES ET LE MONDE SOCIAL	5
1.1 Les généralisations génériques : un survol.....	5
1.2 Les génériques en usage : le bon grain et l’ivraie.....	7
1.2.1 Les bons génériques.....	7
1.2.2 Les mauvais génériques	9
1.2.2.1 Amplification.....	9
1.2.2.2 Dégradation	11
1.2.2.3 Enracinement.....	11
1.2.3 Le défi.....	13
1.3 Théories récentes et génériques sociaux.....	15
1.3.1 Leslie.....	15
1.3.1.1 Propensions projectives primitives.....	15
1.3.1.2 Les propensions projectives primitives dans le monde social	17
1.3.2 Nickel.....	20
1.3.2.1 De la normalité à la caractéristicité	20
1.3.2.2 Entre la logique et le monde social	22
1.3.3 Sterken	24
1.3.3.1 Les génériques et l’indexicalité.....	24
1.3.3.2 Aucune ligne tracée: quelle est la contribution de la métasémantique?	26
1.3.4 Tessler and Goodman	28
1.3.4.1 Un modèle bayésien pour les génériques: le flou en contexte	28
1.3.4.2 Un modèle bayésien pour les génériques sociaux: un outil inadéquat	30
1.4 Conclusion	33
CHAPITRE 2 L’INFÉRENTIALISME SÉMANTIQUE DE BRANDOM	34
2.1 Brandom et le rejet du représentationalisme.....	34
2.2 La priorité de de la pragmatique et la priorité pragmatique du propositionnel	36
2.3 Assertion et inférence.....	37
2.4 Le pragmatisme à propos des normes.....	41

2.5 Le modèle de Brandom: Garder le pointage déontique dans le jeu de donner et demander des raisons.....	44
2.5.1 La tenue de pointage déontique comme modèle à deux aspects.....	44
2.5.2 Les trois dimensions des pratiques assertoriques et l'institution des statuts déontiques	47
2.5.3 Pointage déontique et objectivité	50
2.6 Conclusion du chapitre.....	51
CHAPITRE 3 DE MAUVAIS À FAUX : INFÉRENTIALISME, VÉRITÉ ET GÉNÉRIQUES PRÉJUDICIALES	53
3.1 Comment l'inférentialisme peut-il rendre compte des génériques ?.....	53
3.2 Vérité et conséquences.....	58
3.2.1 Dummett, Brandom et Tirrell sur le langage pernicieux.....	58
3.2.2 De mauvais à faux.....	61
3.3 Objections potentielles	64
3.3.1 Pourquoi se concentrer sur la vérité ?	64
3.3.2 Le projet repose-t-il (trop) sur des intuitions?	68
CONCLUSION	70
RÉFÉRENCES	71

RÉSUMÉ

Ce mémoire porte sur les généralisations génériques en contexte social. J'argumente que l'inférentialisme sémantique de Robert Brandom peut trancher entre les généralisations génériques qui sont pernicieuses et celles qui ne le sont pas sur une base sémantique. Une fois la problématique exposée, des théories récentes et prometteuses sont évaluées. Comme elles échouent, j'offre une exposition raisonnée de l'inférentialisme de Brandom pour finalement offrir une solution au problème qui motive ce mémoire. Le mémoire se termine en exposant et en répondant à des objections potentielles.

Mots clés :

Inférentialisme, généralisations génériques, préjugés, stéréotypes, langage péjoratif

ABSTRACT

This dissertation deals with generic generalizations in social contexts. I argue that Robert Brandom's semantic inferentialism can distinguish between generic generalizations that are pernicious and those that are not on a semantic basis. Once the issue is laid out, recent and promising theories are evaluated. Since they fail, I offer a reasoned exposition of Brandom's inferentialism to ultimately provide a solution to the problem motivating this dissertation. The dissertation concludes by presenting and addressing potential objections.

Keywords :

Inferentialism, generic generalizations, prejudices, stereotypes, pejorative language

INTRODUCTION

Dans l'une des plus illustres nouvelles d'Arthur Conan Doyle, Sherlock Holmes et Dr Watson cherchent à résoudre le mystère posé par le meurtre de John Straker et la disparition du cheval de course qu'il entraîne, Flamme d'argent. Au terme de l'enquête, il s'avère que John Straker a simplement été rué par Flamme d'argent alors qu'il tentait de lui entailler la cuisse, ceci dans un effort de lui faire perdre une course sur laquelle il avait parié de l'argent. Le cheval errant a ensuite été aperçu et dissimulé par un voisin et gérant d'une écurie concurrente. Parmi les indices sur lesquels Sherlock Holmes s'appuie, il insiste sur l'absence d'aboiements du chien de l'écurie pendant la nuit, un étrange incident le poussant à croire que le chien connaissait bien le coupable, sans quoi il aurait aboyé et réveillé les employés de l'écurie. L'utilisation de l'absence d'un événement par Sherlock Holmes pour élucider un crime est devenu un point de référence célèbre dans la littérature policière, mais on y fait aussi clin d'œil en sciences cognitives lorsque vient l'heure de discuter la place d'information nulle dans la cognition d'animaux humains et non humains (Hearst, 1991; Nisbett *et al.*, 1980).

Bien que nous puissions nous ébahir des prouesses cognitives de Sherlock Holmes, nous ne devons pas manquer de remarquer au sein de son inférence ce qui n'est pourtant pas remarquable : Les chiens aboient en présence d'étranger. Cette information est instrumentale à l'inférence, mais n'est pas énoncée dans la nouvelle, peut-être parce qu'on la considère trop banale. S'y arrêter nous fait cependant voir que certains chiens n'aboient pas ou peu en présence d'étranger, de sorte que l'exploit de Holmes semble reposer sur quelque chose qui tient du stéréotype. Si l'on comprend le stéréotype comme une structure cognitive facilitant l'organisation efficace de l'information pertinente à un groupe, on peut le considérer utile pour autant qu'il soit fidèle à la réalité (Ryan, 2003). Nous observons une telle utilité dans l'exemple de l'étrange incident du chien pendant la nuit. Bien que ce ne soit pas tous les chiens qui aboient, ce que nous connaissons des chiens et du contexte nous laisse penser qu'un chien d'écurie est entre autres choisi pour sa fiabilité à aboyer en présence d'étranger.

Si les stéréotypes peuvent sembler utiles lorsque décrits ainsi, le sens commun veut toutefois qu'ils soient épistémologiquement défectueux ou moralement condamnables (Beeghly, 2015 ; Ryan, 2003). On s'inquiète donc fréquemment de l'effet que les stéréotypes peuvent avoir sur la manière dont on perçoit ou traite les membres des groupes qui en sont l'objet (Banaji, 2001). Dans certains cas, ces effets ne sont même pas explicites dans la cognition de celle ou celui qui porte le stéréotype, de sorte qu'un individu

pourrait prétendre ne pas avoir de stéréotype tout en agissant comme si. On parle alors de biais implicites (Brownstein, 2019), lesquels peuvent se manifester dans divers contextes, notamment lors d'évaluations de candidats en contextes d'embauche (Agerström et Rooth, 2011). Une autre manière dont les stéréotypes peuvent causer du tort est en affectant les performances des membres d'un groupe visé par un stéréotype si ces derniers sont au courant de son existence (Pennington *et al.*, 2016). Par exemple, dire à une femme que les hommes sont meilleurs aux échecs peut réduire la qualité de sa performance (Maass *et al.*, 2008). On parle alors du problème de la menace du stéréotype, laquelle est intimement lié avec les cas de prophéties autoréalisatrices, soit des situations où la présence d'un stéréotype affecte le comportement des différents parties de manière telle qu'un stéréotype pourtant erroné se voit confirmé (Brown, 2010).

Dans un contexte populaire où l'on semble vouloir favoriser la justice sociale, enrayer le genre de stéréotypes qui mènent aux problématiques survolées ci-haut semble une nécessité. Or, cette tâche passe par l'étude et la compréhension des mécanismes qui aident à former et transmettre les préjugés ou stéréotypes. En effet, si l'exemple de Sherlock Holmes est ludique, il montre que l'on peut tirer une inférence exemplaire en prenant pour assise une croyance à caractère général qui ne semble pas partager la formalité ou la calculabilité d'une généralisation universelle ou existentielle. L'ambivalence posée par ce genre d'objets d'étude demande donc une qualification psychologique, morale et épistémique qui permette d'adopter une attitude adéquate en contexte. Il s'agit d'expliquer, sur une base théorique et argumentée, pourquoi avoir un stéréotype ou un préjugé sur les chiens nous menant à l'attente que le chien de l'écurie aboie en présence d'un étranger est correct tandis qu'avoir le même genre d'attente sur la performance des femmes aux échecs ne l'est pas.

C'est dans l'esprit de ce type d'enquête que s'inscrit ce mémoire en étudiant les généralisations génériques en contextes sociaux. Ce que nous venons de discuter sous l'appellation de stéréotype, qu'il s'agisse de « les chiens aboient en présence d'étrangers » ou « les hommes sont meilleurs aux échecs que les femmes », s'exprime naturellement et aisément par des généralisations génériques, c'est-à-dire par des énoncés généraux non quantifiés qui admettent des exceptions (Beeghly, 2015). Effectivement, certaines croyances, qu'elles soient indésirables ou non, ne sont pas exprimées adéquatement par des généralisations quantifiées. Il y a quelque chose de trop faible dans « certains chiens aboient en présence d'étranger » et de trop fort dans « tous les chiens aboient en présence d'étranger ». Même si nous connaissions la proportion exacte de chiens qui aboient en présence d'étranger, une généralisation telle

que « quatre-vingt-onze virgule sept pourcent des chiens aboient en présence d'étranger » semble exprimer quelque chose qui peut changer rapidement, une information de surface sur les chiens qui vivent présentement. « Les chiens aboient en présence d'étrangers », en contrepartie, exprime quelque chose qui n'est pas aussi susceptible aux variations statistiques.

En fait, les généralisations génériques ne semblent pas présenter de critère statistique unique et explicite, de sorte que certaines généralisations génériques communément admises ne s'appliquent qu'à une faible proportion du groupe concerné alors que d'autres sont souvent rejetées comme fausses ou inadéquates même en présence d'une forte corrélation entre l'appartenance au groupe et la propriété. « Les canards pondent des œufs » nous semble adéquat alors que « les canards sont des femelles » pose intuitivement problème, ceci malgré que l'on sache que la proportion de canards étant femelles est plus grande que celle des canards pondant des œufs. En philosophie, ce genre de curiosité est vite devenu la source d'énigmes et de casse-tête logiques pour les philosophes et les linguistes, ce qui a mené à une riche littérature sur les généralisations génériques (Leslie et Lerner, 2016). Du côté de la psychologie cognitive, on s'intéresse à la fenêtre que donnent les généralisations génériques sur la structure de nos concepts et sur les inférences qu'on en tire (Gelman, 2003).

Dans les quinze ou vingt dernières années, les approches philosophiques et psychologiques se sont rencontrées de deux manières. On peut, d'abord, tenir compte de la littérature en psychologie cognitive pour informer le projet philosophique classique, celui d'esquisser une théorie de la signification des généralisations génériques en termes de conditions de vérité (les premiers articles de Sarah-Jane Leslie, figure de proue dans la littérature, témoignent de ce mariage). On peut, d'autre part, utiliser la littérature en psychologie pour en tirer ou en extrapoler des enjeux nouveaux. Suite à de nombreuses remarques dans la littérature en psychologie sur les potentiels effets du langage générique lorsqu'il est appliqué à des groupes sociaux, nombre d'articles en philosophie ont cherché à aborder et thématiser ces effets (Beeghly, 2015 ; Haslanger, 2011 ; Hesni, 2024 ; Leslie, 2014, 2017 ; O'Donnell, 2017 ; Ritchie, 2019 ; Rosola et Cella, 2020 ; Saul, 2017 ; Sterken, 2015a).

Ce mémoire combine les deux approches. Il s'agit d'informer le projet d'une théorie sémantique voulant expliquer la valeur de vérité des génériques par le genre de considérations et de discussions typiques du deuxième type d'approche. Le projet relève donc essentiellement de la philosophie du langage et émane de la conviction que les généralisations génériques problématiques socialement font partie du bassin

d'énoncés dont une théorie sémantique doit rendre compte. Fidèle à la méthodologie classique dans l'étude des généralisations des génériques, la problématique du mémoire est une forme de défi logique : comment reconnaître comme fausses des généralisations génériques problématiques qui partagent des circonstances d'application quasi identiques à des généralisations que nous ne voyons pas comme problématiques? Le tout est illustré par des exemples de référence qui sont construits spécifiquement pour mettre les théories sémantiques à l'épreuve. Ainsi, le choix précis des exemples importe peu. La mécanique derrière les exemples est toutefois de première importance.

Le défi que je pose est de rendre compte d'une paire d'exemples de généralisations génériques dont les conditions d'application sont quasi identiques alors qu'une des généralisations est fautive et l'autre vraie. Le premier chapitre problématise ces exemples au sein de la littérature sur les généralisations génériques sociales et de celle sur les généralisations génériques en tant qu'objet d'étude d'une théorie sémantique. Ensuite, quatre théories récentes sur les généralisations génériques sont confrontées aux exemples. Cet exercice nous sert de trois manières. Premièrement, il consiste en une revue partielle de la littérature sur la signification des génériques. Deuxièmement, il illustre la difficulté du défi. Troisièmement, il laisse voir au lecteur, si ce dernier reconnaît un certain air de famille entre les quatre théories, que quelque chose de légèrement différent est probablement nécessaire.

Nous passons alors au deuxième chapitre, plus aride, consistant en une présentation détaillée de l'inférentialisme sémantique de Robert Brandom, la théorie choisie dans ce mémoire pour rendre compte du défi lancé au premier chapitre. Comme l'inférentialisme repose sur des thèses et nous mène à des positions qui sont à l'extérieur de ce qui fait consensus en philosophie, j'ai voulu faire du deuxième chapitre un tout assez crédible pour que le lecteur puisse donner le bénéfice du doute à l'inférentialisme assez longtemps pour comprendre comment il offre une solution au problème posé au premier chapitre. Idéalement, le lecteur débutera sa lecture du troisième chapitre en accordant une certaine crédibilité à l'inférentialisme et une certaine importance théorique à la tâche devant nous : celle de tracer la ligne entre les généralisations génériques pernicieuses et non problématiques sur une base sémantique.

Le troisième chapitre montre comment l'inférentialisme a déjà su composer avec certains énoncés socialement problématiques pour ensuite étendre cette stratégie aux généralisations génériques d'une manière qui nous permette d'identifier les génériques pernicious comme faux sur la base de ce qu'ils autorisent en termes de réponse inférentielle. Nous répondons ensuite à deux objections potentielles.

CHAPITRE I

LES GÉNÉRALISATIONS GÉNÉRIQUES ET LE MONDE SOCIAL

Dans ce chapitre, je problématise l'utilisation des généralisations génériques dans le monde social. Je commence par fournir au lecteur une idée de ce que sont ces généralisations et de la manière dont elles sont étudiées. Ensuite, je contraste les utilisations souhaitables et indésirables des généralisations génériques pour souligner l'importance de la tâche à venir, laquelle consiste à tracer la frontière entre les généralisations sociales vraies et fausses tout en préservant la valeur de vérité d'autres généralisations génériques. Quatre approches sémantiques récentes et prometteuses des généralisations génériques sont ensuite étudiées individuellement et remises en question pour tracer une telle frontière. Je soutiens que chacune d'elle échoue, justifiant ainsi la nécessité d'une nouvelle approche.

1.1 Les généralisations génériques : un survol

Les généralisations génériques sont des phrases telles que « Les corbeaux sont noirs », « Un corbeau est noir » ou encore « Le corbeau est noir ». Elles ne comprennent aucune expression quantificationnelle dans la forme de surface et sont le plus souvent utilisées pour « caractériser les membres d'un genre en tant que membres de ce genre » (Nickel, 2016, p. 13), d'où leur nom (du latin « genus »).

La forme logique des généralisations génériques (dorénavant « génériques ») est consensuellement admise comme étant assez simple. Comme avec les adverbes de quantification tels que « typiquement » ou « toujours », elle comprend un opérateur non sélectif reliant un ensemble contenant au moins une variable libre (le restricteur) à un autre ensemble (la portée). Schématiquement, une telle structure tripartite ressemble à :

OPÉRATEUR [Restricteur] [Portée]

Et plus précisément dans le cas des génériques:

GENx [Catégorie(x)] [Propriété(x)]

La forme logique des génériques étant pratiquement établie, la prochaine étape vers l'élucidation complète de leur signification consiste à fournir une analyse sémantique de l'opérateur GEN, ce qui s'est révélé plus facile à dire qu'à faire.

Les génériques sont difficiles à analyser sémantiquement en partie parce qu'ils ne sont pas quantifiés, mais surtout parce que leur valeur de vérité n'est pas établie en fonction d'un critère statistique unique.

Presque tous les corbeaux sont noirs, la plupart des oiseaux volent, environ la moitié des canards pondent des œufs, et seule une minorité de moustiques porte le virus du Nil occidental ; nonobstant, « Les corbeaux sont noirs », « les oiseaux volent », « les canards pondent des œufs » et « les moustiques portent le virus du Nil occidental » sont tous vrais. Simultanément, « les gens sont droitiers » et « les livres ont des couvertures souples » sont faux malgré le fait que la grande majorité des gens sont droitiers et que la plupart des livres ont une couverture souple. Cela montre que, tandis que les phrases explicitement quantifiées présentent une invariance isomorphique, ce n'est pas le cas pour les génériques (Leslie et Lerner, 2016). Une explication de la sémantique des génériques doit éclairer cette variabilité en expliquant quelle relation doit exister entre la catégorie et la propriété pour qu'un générique soit vrai.

Pour accomplir une telle tâche, les linguistes et les philosophes se sont généralement appuyés sur un ensemble de génériques intuitivement vrais et un ensemble de génériques intuitivement faux. Leur objectif est de concevoir une théorie selon laquelle tous les génériques intuitivement vrais sont vrais et tous les génériques intuitivement faux sont faux. Si une théorie prédit qu'un générique intuitivement vrai est faux, ou si elle prédit qu'un générique intuitivement faux est vrai, alors elle est jugée défectueuse. La plupart des tentatives de réfutation dans la littérature sur les génériques consistent ainsi à montrer qu'une théorie a une conséquence malheureuse. Par exemple, Leslie soutient que la théorie de Cohen implique la vérité de « les humains sont autistes » (Leslie, 2012), et Leslie et Lerner notent que les approches basées sur la simple normalité impliquent la fausseté de « les moustiques portent le virus du Nil occidental » (Leslie & Lerner, 2022). Inversement, on défendra souvent les conséquences non intuitives d'une théorie pour la protéger de la réfutation. Nickel défendra, en ce sens, la vérité de « les mammifères pondent des œufs » (Nickel, 2016, p. 71).

La théorisation sémantique n'est pas le seul domaine au sein duquel les génériques sont étudiés. Au cours des deux dernières décennies, certains psychologues ont examiné les rôles et les effets des génériques dans notre conception des catégories (*kinds*) et au sein de notre cognition plus généralement (Leslie et Lerner, 2022). À mesure que cette littérature s'est développée, il est devenu de plus en plus évident que les génériques peuvent exprimer plus que de simples généralisations sur les animaux et les artefacts. Cette vaste distribution donne un souffle nouveau à l'étude des génériques, car elle soulève la possibilité que les généralisations sociales et scientifiques soient sujettes aux mêmes mécanismes cognitifs et sémantiques que les génériques plus banals. Dans la section suivante, je passe en revue les divers rôles des génériques dans nos vies. En contrastant les manifestations bénéfiques et nocives des génériques, je

visé à montrer à quel point ils peuvent être problématiques, ceci tout en écartant la possibilité de les rejeter complètement. Je pose ensuite le problème qui motive ce mémoire.

1.2 Les génériques en usage : le bon grain et l'ivraie

1.2.1 Les bons génériques

Les génériques ont de nombreuses utilisations désirables. Tout d'abord, ils jouent un rôle directeur dans la manière dont les enfants comprennent le monde (Cimpian et Markman, 2009 ; Gelman, 2003 ; Rhodes *et al.*, 2018). Dès l'âge de 30 mois, les enfants comprennent facilement les génériques (Gelman *et al.*, 2005, 2008 ; Gelman et Raman, 2003). En entendant un générique sur une catégorie nouvelle et fictive (par exemple, « Les Blinks boivent du lait »), ils attribueront d'emblée et sans difficulté la propriété à d'autres membres de cette catégorie, lesquels demeurent pourtant non observés (Graham *et al.*, 2011, 2016). Ils comprennent ainsi d'une certaine manière que les génériques portent sur plus que ce qui est devant leurs yeux (Prasada, 2000).

Avant même d'aller à l'école, les enfants comprennent que les génériques sont principalement une question de catégorie plutôt que de quantité (Brandone *et al.*, 2012 ; Chambers *et al.*, 2008 ; Cimpian et Markman, 2008 ; Gelman et Bloom, 2007 ; Gelman et Raman, 2003). En grandissant, ils commencent à devenir de plus en plus sensibles au contenu des génériques, montrant des différences dans leur compréhension « basée sur la connaissance conceptuelle de la nature de la propriété à généraliser et du domaine de la catégorie » (Brandone, 2016, p. 16). Ils tirent notamment davantage d'inférences des espèces naturelles et d'autres catégories fortement cohésives et homogènes (Brandone *et al.*, 2015 ; Brandone et Gelman, 2009, 2013 ; Gelman, 1988 ; Gelman et O'Reilly, 1988). À l'inverse, ils ont tendance à considérer les catégories comme plus cohésives lorsqu'ils en entendent parler à travers le langage générique (Gelman, 2010), car les informations ainsi présentées deviennent probablement plus « conceptuellement centrales » (Cimpian et Markman, 2009, p. 23) que les informations entendues autrement.

Les génériques nous permettent de voir « l'importance des théories naïves dans l'acquisition des formes linguistiques, et l'importance des formes linguistiques pour informer les théories naïves » (Gelman, 2004, p. 447) mais leur utilisation n'est pas exclusive aux enfants. Ils sont également fréquents dans le discours des adultes (Gelman *et al.*, 2013). En fait, de nombreux chercheurs considèrent que les génériques expriment notre mode de généralisation le plus fondamental. Cela expliquerait pourquoi et comment ils

sont acquis si tôt, pourquoi il n’y a pas de mot exprimant la généralité, et pourquoi on se souvient fréquemment des énoncés quantifiés comme des génériques (Leslie, 2007). Selon Sarah-Jane Leslie et d’autres défenseurs de l’hypothèse du générique en tant que généralisation par défaut, les génériques sont une manière de nous orienter dans le monde. Ils sont la manifestation linguistique d’un mécanisme cognitif pouvant « augmenter son efficacité en exploitant des régularités » (Leslie, 2008, p. 29) et, ce faisant, recueillir des informations utiles sur les catégories.

Si les génériques sont vraiment notre manière par défaut de généraliser de l’information sur les catégories, nous pouvons nous attendre à les voir non seulement dans nos conversations quotidiennes sur les artefacts et les espèces naturelles, mais aussi dans des formes de discours plus spécialisées. Il est ainsi fort intéressant de constater que les génériques sont utilisés en science (Claveau et Girard, 2019 ; DeJesus *et al.*, 2019). Le premier pas théorique vers cette affirmation a été fait lorsque Bernhard Nickel a utilisé sa sémantique des génériques pour analyser les lois *ceteris paribus* (Nickel, 2009, 2010, 2016). Étant donné que les lois *ceteris paribus* suscitent des inférences qui sont révocables (*defeasible*) à la lumière de nouveaux éléments pertinents (ce que Nickel appelle « *open-endedness* »), elles sont propices à être analysées par un appareillage visant à rendre compte des exceptions permises par les génériques¹.

En 2019, François Claveau et moi sommes allés plus loin dans cette ligne d’argumentation en affirmant que les généralisations qui avaient été comprises comme des lois *ceteris paribus* étaient *effectivement* des génériques. Tout d’abord, nous avons expliqué comment l’interprétation *ceteris paribus* des généralisations non quantifiées dans les sciences était un accident historique. Ensuite, nous avons montré comment les prétendues lois *ceteris paribus* et les généralisations génériques étaient similaires. Elles ont la même forme syntaxique non marquée, elles se comportent de la même manière dans des inférences, et les théories visant à les expliquer partagent de fortes similitudes. Ces préoccupations théoriques nous ont menés à penser que les scientifiques de différentes disciplines pourraient effectivement utiliser des génériques dans leurs publications, une attente partiellement confirmée par le travail de Jasmine DeJesus et son équipe. Préoccupés par la possibilité que les chercheurs priorisent le sensationnalisme plutôt que la précision dans leurs affirmations scientifiques, ils ont évalué la fréquence du langage générique dans les articles de psychologie et ont constaté que près de 90 % d’entre eux incluaient au moins un générique dans leur titre, résumé, ou passages saillants (*highlights*) (DeJesus *et al.*, 2019). Des recherches

¹ Une stratégie similaire a été utilisée par Matthias Unterhuber (2014).

supplémentaires sont nécessaires pour comprendre le rôle des génériques en science et pour confirmer leur présence dans toutes les disciplines, mais leur quasi-ubiquité en psychologie suggère qu'ils jouent un rôle dans la pratique scientifique.

1.2.2 Les mauvais génériques

Comme nous l'avons vu, les génériques aident les enfants à comprendre le monde, ils expriment probablement notre manière par défaut de généraliser, ils nous aident à naviguer dans le monde, et ils sont utilisés dans des contextes scientifiques. Ainsi, les génériques accomplissent des choses positives. Cependant, comme nous le verrons, ils ont aussi de nombreux aspects problématiques.

Dans *Social and political aspects of generic language and speech* (2021), Matthew McKeever et Rachel Sterken soutiennent que même si nous avançons de solides arguments contre l'utilisation des génériques, leur valeur est trop grande pour que nous puissions totalement les abandonner. Pour ce faire, ils examinent les sources potentielles d'erreurs lors du raisonnement avec les génériques. Leur travail offre ainsi une exposition complète et bien organisée des problèmes potentiels sur le plan épistémologique, cognitif et communicationnel liés à l'utilisation du langage générique. Selon eux, l'utilisation des génériques pourrait entraîner une amplification, une dégradation et un enracinement.

1.2.2.1 Amplification

Le premier ensemble de problèmes liés à l'utilisation des génériques concerne l'amplification. L'amplification se produit lorsqu'une généralisation est plus forte que la preuve qui la justifie, que ce soit d'un point de vue statistique, modal ou normatif. Du point de vue statistique, l'amplification se produit lorsque la proportion de K étant F impliquée par la généralisation « Les K sont F » (le générique) est supérieure à la proportion de K étant réellement F (ce qui le justifie). L'amplification statistique a été observée par Cimpian et al. (2010a) dans une étude où les participants ont accepté « Les Lorches ont des plumes violettes » sur la base de 10 à 30 % des lorches ayant des plumes violettes, mais ont compris cette même généralisation comme étant vraie pour presque tous les lorches.

Les génériques sont également connus pour avoir une importation modale, ce qui signifie qu'ils impliquent souvent une connexion modale entre une certaine catégorie et une propriété donnée. C'est pourquoi « L'OrangeCrusher2000 écrase des oranges » peut être vrai même si aucun OrangeCrusher2000 n'a jamais été utilisé. Cela étant dit, un générique impliquera parfois une connexion modale entre le genre et la

propriété même si la preuve ne pointait pas vers une telle connexion, ce qui constitue de l'amplification modale.

Les génériques peuvent également exprimer des affirmations normatives telles que des règles et des normes, comme dans « Les rois se déplacent d'une case »² ou « Le meurtre est mal ». Parfois, cependant, une généralisation purement descriptive sera comprise comme une généralisation normative, et ainsi un « devrait » s'infiltrera là où un « est » devrait être. Dans ces cas, il y a amplification normative. Cela a été observé chez des enfants qui, après avoir entendu une généralisation descriptive sur un genre fictif (par exemple, « Les Hibbles mangent des myrtilles »), ont évalué négativement des individus qui n'agissaient pas en conséquence (par exemple, un Hibble mangeant des fraises) (Roberts *et al.*, 2017).

L'amplification pose des problèmes sur le plan épistémique, mais ses conséquences sociales peuvent être bien pires. Si les génériques sont vraiment un outil permettant de nous orienter dans le monde, accepter les mauvais peut hypothétiquement conduire à des actions et attitudes incorrectes. Par exemple, « Les musulmans sont des terroristes » pourrait être accepté sur la base du très faible nombre de musulmans étant des terroristes, tout en impliquant que cela est vrai pour une partie significative dudit groupe (amplification statistique). Il en va de même pour d'autres préjugés tels que « Les Mexicains sont des violeurs » ou « Les immigrants sont des criminels ».

L'amplification modale et normative est également préoccupante lorsqu'elle a lieu dans des contextes sociaux. Dans un article de 2011, Sally Haslanger discute de la manière dont une phrase telle que « Les femmes portent du rouge à lèvres » peut contribuer à des stéréotypes blessants lorsqu'elle acquiert d'une manière ou d'une autre une dimension normative:

as a woman who never wears lipstick, it is not hard for me to imagine [this sentence] being used to implicate a kind of reproach: good women, real women, normal women wear lipstick. This may reflect a pretense that fashion and other cultural forms are linked to our natures: consider the belief that there is something unnatural about a man wearing a dress. Along these lines, in response to the question, "Why is that person wearing lipstick?" one might find it tempting to respond, "It is a woman!" The suggestion (or pretense) is that this is just what

² « Les fous se déplacent diagonalement » est commun dans la littérature, mais j'ai observé certains individus l'interpréter comme une généralisation universelle sur un domaine restreint aux coups corrects aux échecs. « Le roi bouge d'une case » semble un exemple plus fort comme il permet des exceptions à l'intérieur des règles du jeu, en l'occurrence en cas de roque.

a good instance of womanhood does, that being a woman is sufficient to explain why she is wearing lipstick; the more pressing question is why Sally, for example, doesn't. (Haslanger, 2011, p. 192)

L'amplification modale et normative, en prenant quelque chose de purement accidentel pour une catégorie et en en faisant une norme ou une caractéristique essentielle, conduit à des attitudes et des attentes préjudiciables envers les individus.

1.2.2.2 Dégradation

La dégradation est une autre forme d'erreur potentielle liée à l'utilisation des génériques. Selon McKeever et Sterken, elle se produit lorsque des preuves solides n'arrivent pas à justifier un générique ou justifient un générique faible. Par exemple, bien qu'il existe des preuves écrasantes que les billets de loterie sont de mauvais investissements, « Les billets de loterie sont de mauvais investissements » est rejeté ou considéré comme faible par ceux qui en achètent fréquemment. Il en va de même pour « Les chiens sont plus sûrs en laisse » ou « Les privilégiés doivent réparation ».

La dégradation illustre une relation intéressante avec l'amplification. Puisque l'amplification conduit à des croyances plus fortes et la dégradation à des croyances plus faibles, McKeever et Sterken soutiennent que renforcer une affirmation conduit à « dégrader sa négation » (McKeever & Sterken, 2021, p. 267). Si quelqu'un adopte la croyance amplifiée selon laquelle « Les femmes sont soumises », il devra affaiblir « les femmes ne sont pas soumises » sous peine d'incohérence. Cela pourrait théoriquement conduire à rejeter des preuves selon lesquelles les femmes ne sont pas effectivement soumises, ce qui est bien entendu problématique.

1.2.2.3 Enracinement

L'enracinement se produit lorsqu'une croyance devient déraisonnablement difficile à déloger. Dans le cas des génériques, on observe deux types d'enracinement. Tout d'abord, le détenteur de la croyance pourrait résister à abandonner une croyance générique en s'engageant dans un va-et-vient défensif entre la lecture majoritaire et la lecture caractéristique (McKeever & Sterken, 2021). Selon une lecture, un générique donné est vrai parce qu'il exprime quelque chose qui est valable pour la plupart des membres d'une catégorie (par exemple, « Les voitures ont des radios »). Selon l'autre lecture, le générique est vrai parce qu'il exprime quelque chose de caractéristique du genre (par exemple, « Les abeilles pondent des œufs »).

En passant d'une lecture à l'autre, il se pourrait que le détenteur de la croyance puisse résister à la réfutation.

Anderson, Haslanger et Langton (2012) prennent l'exemple de « Les Latinos sont paresseux ». Lorsqu'il est argumenté que la plupart des Latinos ne sont pas paresseux, « Les Latinos sont paresseux » peut être défendu (à tort) en affirmant que bien que la plupart des Latinos ne soient pas paresseux, il est caractéristique (dans leur nature, essence, culture, etc.) pour eux de l'être. Lorsqu'il est argumenté que ce n'est pas caractéristique des Latinos d'être paresseux, « Les Latinos sont paresseux » peut être défendu (à tort) en affirmant que bien que ce ne soit pas caractéristique pour eux d'être paresseux, la plupart le sont. En passant d'une lecture à l'autre, celui qui croit en l'énoncé évite la réfutation.

Une autre manière pour les génériques de devenir enracinés est à travers leur adhérence. Qu'ils soient nuisibles ou non, les génériques ont tendance à persister en raison de leur indétermination sémantique. Comme le soulignent Sterken et McKeever, la structure de la représentation générique permet à différents sujets de détenir les mêmes croyances génériques sans partager des croyances spécifiques. Ils notent également que les sujets d'une étude empirique menée par Cimpian et Scott (2012) ont supposé que les génériques étaient largement partagés, ce qui indique que les génériques peuvent recevoir « une certaine forme de confirmation d'ordre supérieur » (McKeever & Sterken, 2021, p. 269).

Ce phénomène devient particulièrement préoccupant lorsque l'on examine de plus près le travail de Sally Haslanger sur les génériques. Dans son article de 2011, elle soutient que les génériques impliquent des affirmations essentialistes qui s'incrémentent dans le terrain commun. Le terrain commun, tel que défini par Stalnaker, est « l'information partagée mutuellement reconnue dans une situation où un acte de communication a lieu » (Stalnaker, 2002, p. 704). À travers les actes de parole, il peut changer sans que les locuteurs l'admettent explicitement. Lorsqu'un locuteur dit, par exemple, « Je dois aller chercher ma sœur à l'aéroport », le terrain commun basculera implicitement pour inclure le fait qu'il a une sœur. Selon Haslanger, les génériques laissent entendre l'existence d'une connexion non accidentelle entre la catégorie et la propriété d'une manière qui semble autoriser « une revendication d'essence générique » (Haslanger, 2011, p. 190) à entrer dans le terrain commun. Bien que cette autorisation soit quelque peu inoffensive dans le cas des catégories naturelles, elle constitue un préjugé lorsqu'un générique concernant une catégorie sociale est émis, car elle brouille « la frontière entre le naturel et le social » (Haslanger, 2011, p. 193), conduisant à des stéréotypes et des préjugés.

1.2.3 Le défi

Les génériques apportent à la fois des aspects positifs et négatifs. D'une part, ils semblent aider les enfants à comprendre leur environnement, exprimer notre manière par défaut de généraliser, nous aider à naviguer dans le monde, et exprimer certaines généralisations en science. D'autre part, ils peuvent exprimer des généralisations préjudiciables et conduire à l'amplification, à la dégradation et à l'enracinement.

Le défi consiste à écarter ce qui est nuisible et à conserver ce qui est bénéfique. Une manière simple de procéder pourrait être de s'abstenir d'utiliser des génériques dans des contextes sociaux, mais certains ont argumenté que cette stratégie n'est pas souhaitable, car les génériques semblent utiles pour naviguer dans le monde social et lutter contre les préjugés (McKeever et Sterken, 2021 ; Ritchie, 2019, 2021 ; Saul, 2017). Par exemple, le fait de savoir que les musulmans ne mangent pas de porc pourrait vous aider à choisir ce qu'il faut cuisiner pour vos amis musulmans si vous n'êtes pas au fait de leur observance. De même, pouvoir dire que « Les femmes sont opprimées » pourrait aider les femmes à lutter contre leur oppression en « capturant le fait qu'elle est répandue, générale et systématique » (Ritchie, 2019, p. 38). Étant donné que les énoncés quantifiés ne semblent pas transmettre une telle connexion entre l'appartenance à une catégorie et la propriété, se débarrasser de tous les génériques dans les contextes sociaux pourrait potentiellement conduire à des injustices herméneutiques en privant certaines ou certains de ressources conceptuelles utiles. En résumé, non seulement refusons-nous d'abandonner le langage générique complètement, mais nous voulons aussi préserver certains génériques sociaux.

Avec les stratégies globales exclues, comment pouvons-nous tracer une ligne non arbitraire entre les génériques bons et mauvais? Ma stratégie repose sur l'intuition que les génériques sociaux nuisibles sont faux. En supposant la fausseté de ces généralisations, l'outil nécessaire pour tracer la ligne entre les génériques bons et mauvais peut simplement prendre la forme d'une théorie sémantique devant rendre compte de leur valeur de vérité. Dans la littérature sur les génériques, les approches sémantiques reposent souvent sur les concepts de prévalence ou de normalité (Leslie & Lerner, 2022). Bien que des travaux empiriques aient déjà jeté le doute sur de telles approches, des préoccupations théoriques peuvent montrer à quel point l'utilisation de ces concepts peut être difficile. Voici deux ensembles d'exemples:

1a: « *Les moustiques portent le virus du Nil occidental.* » (*Vrai*)

1b: « *Les Afro-Américains sont des criminels.* » (*Faux*)

2a: « *Les femmes sont opprimées.* » (Vrai)

2b: « *Les femmes sont soumises.* » (Faux)

Je pense que les ensembles 1 et 2 constituent respectivement des menaces pour les approches basées sur la prévalence et la normalité. 1b est faux et intenable bien que le taux de criminalité soit plus élevé chez certains groupes que ne l'est la prévalence des infections par le virus du Nil occidental chez les moustiques³. En gardant à l'esprit que nous ne voulons pas nous débarrasser complètement des génériques sociaux, nous devons expliquer comment 1b peut être faux alors que 1a est vrai.

Quant au deuxième ensemble, nous pourrions simplement dire que 2a est vrai bien qu'être opprimée n'est pas normal pour les femmes, mais cette objection naïve serait injuste envers des approches plus détaillées. L'approche de Nickel, par exemple, réduit la normalité à des mécanismes appropriés qu'il comprend comme des façons d'être normal. En considérant l'ensemble 2, cependant, nous pouvons imaginer que les femmes qui sont soumises le sont en raison des mêmes mécanismes sociaux qui les rendent opprimées (Garcia, 2021). Si nous refusons d'énoncer des génériques comme 2b parce qu'ils résultent de mécanismes accidentels ou sociaux, nous prenons le risque de créer des injustices herméneutiques en nous débarrassant de génériques comme 2a. Notre approche doit donc rendre compte de nos deux ensembles d'exemples tout en proposant une solution à l'amplification, à la dégradation et à l'enracinement.

À ce stade, je pense que nos exemples doivent être clarifiés et expliqués. Il est essentiel de préciser que je crois fermement que les croyances sexistes et racistes sont incorrectes et que les phrases les exprimant sont fausses. Mon objectif n'est pas de discuter de violence ou de criminalité, ni de me prononcer sur les questions de soumission et d'oppression. Je cherche simplement à voir comment il est possible de reconnaître de manière appropriée les génériques racistes et sexistes comme faux, tout en préservant la vérité des génériques comme 1a et 2a. Une autre façon de voir ce défi est de le considérer comme un élargissement des ensembles de génériques vrais et faux qu'une théorie sémantique doit expliquer. Enfin, la valeur de vérité de 2a peut être controversée, mais des travaux influents réalisés par des femmes me donnent des raisons de croire qu'elle est vraie. D'après ce que j'ai pu comprendre, la vérité de « les femmes sont opprimées » est courante au sein de la théorie féministe (McAfee, 2018). Le lecteur peut se référer à Haslanger (Haslanger, 2000, p. 39) pour une brève discussion de ce que signifie l'oppression des

³ Soyons clairs, cette prévalence n'a absolument rien à voir avec des traits inhérents. Elle est due uniquement et exclusivement à des facteurs socioéconomiques qui désavantagent certains individus (Ulmer *et al.*, 2012).

femmes et à Haslanger (2011, p. 201) pour une discussion de « les femmes sont opprimées » en tant que générique.

1.3 Théories récentes et génériques sociaux

Nous cherchons à tracer la ligne entre les génériques sociaux étant vrais et ceux étant faux, ceci tout en préservant la valeur de vérité des autres génériques. Avant de concevoir notre propre solution, une revue de la littérature s'impose. Au fil des années, de nombreuses théories sémantiques des génériques ont été élaborées et bon nombre d'entre elles ont été la cible de critiques soutenues et convaincantes. Les passer toutes en revue ici serait peu profitable, mais le lecteur peut se référer à Leslie & Lerner (2022) et Sterken (2017) pour des revues de littérature appropriées. Si je m'intéresse moins aux théories ayant mené aux approches actuelles, c'est parce que le défi proposé ici peut être considéré comme un élargissement de l'ensemble des génériques dont une théorie sémantique doit rendre compte. Étant donné que l'ensemble standard est contenu dans le nouvel ensemble, les théories ayant échoué par rapport au premier ensemble échoueraient également en rapport au second. Dans cette section, je discuterai donc des théories que j'ai jugé rester les plus crédibles à ce jour.

Dans chacune des quatre sous-sections suivantes, j'introduis une théorie sémantique des génériques et examine comment elle se comporte vis-à-vis de notre défi en évaluant son traitement potentiel de nos exemples de référence (1a, 1b, 2a et 2b). Bien que je ne cherche pas à réfuter ces théories *per se*, je désire tout de même montrer qu'une nouvelle théorie est nécessaire si nous voulons établir une distinction entre les bons et les mauvais génériques sur une base sémantique.

1.3.1 Leslie

1.3.1.1 Propensions projectives primitives

Figure de proue de l'hypothèse des génériques comme généralisation par défaut, Sarah-Jane Leslie situe la généricité au sein d'un mécanisme cognitif responsable de notre manière la plus fondamentale et basique de généraliser. Elle affirme que ce mécanisme issu de l'évolution suit et encode des informations sur diverses catégories et propriétés nous entourant, ce qui la conduit à un traitement disjonctif des génériques, lequel a été judicieusement décrit ailleurs comme la théorie des propensions projectives primitives (Nickel, 2016, p. 81).

Ces propensions reposent sur les « caractéristiques particulières du mécanisme par défaut de la généralisation » (Leslie, 2008, p. 45), qui découlent elles-mêmes de caractéristiques de notre cognition. Voici comment Leslie décrit les circonstances dans lesquelles « Les K sont F » est vrai:

The counterinstances are negative, and:

If F lies along a characteristic dimension for the Ks, then some Ks are F, unless K is an artifact or social kind, in which case F is the function or purpose of the kind K;

If F is striking, then some Ks are F and the others are disposed to be F;

Otherwise, almost all Ks are F. (Leslie, 2008, p. 43)

Pour être vrai, un générique doit donc satisfaire à la fois la condition de contre-exemple négatif ainsi qu'à la condition de caractéristicité, la condition de frappe ou la condition de prévalence élevée.

La condition de contre-exemple négatif est une condition *sine qua non*. Elle stipule que, pour qu'un générique soit vrai, ses exceptions doivent être négatives dans le sens psychologique d'être peu remarquables, peu mémorables ou simplement trop peu saillantes. Pensez à « Les canards pondent des œufs » et « Les canards sont des femelles ». Selon Leslie, le premier peut être vrai parce que les canards qui ne pondent pas d'œufs ne le font tout simplement pas, tandis que le second est nécessairement faux parce que les canards qui ne sont pas des femelles sont quelque chose d'aussi saillant (des mâles). Cela explique pourquoi des génériques tels que « Les livres ont des couvertures souples » et « Les gens sont droitiers » sont faux malgré une prévalence élevée. Leurs exceptions présentent des alternatives tout aussi saillantes à ce qu'ils prédisent, à savoir une couverture rigide et être gaucher.

Une fois la condition de contre-exemple négatif satisfaite, un générique doit encore satisfaire l'une des trois conditions disjonctives pour être vrai. La première de ces conditions concerne les dimensions caractéristiques des différents domaines de catégories. Considérez les catégories d'animaux. Nous nous attendons à ce que leurs membres aient une manière de se reproduire, une couleur, un son qu'ils émettent, une nourriture qu'ils mangent, etc. Ces « attentes relatives à la catégorie » (Leslie, 2008, p. 16) correspondent toutes à des dimensions caractéristiques des catégories d'animaux. Lors de la rencontre d'un animal appartenant à une catégorie nouvelle, le mécanisme de généralisation par défaut traite ces dimensions comme un « schéma d'informations à recueillir » (Leslie, 2008, p. 32). Lorsqu'une pièce d'information pertinente est trouvée, elle est généralisée à la catégorie et le générique correspondant est

accepté. Suivant ceci, « Les chiens aboient » est considéré comme vrai parce que ses contre-exemples sont négatifs et parce qu'aboyer cadre dans la dimension sonore pour les chiens. De même, « les abeilles pondent des œufs » est vrai, car pondre des œufs cadre dans la dimension reproductive pour les abeilles (même si seules les reines le font).

La deuxième manière pour un générique d'être vrai, à condition que ses contre-exemples soient négatifs, est s'il prédique « une propriété qui est frappante, souvent en vertu de son caractère dangereux ou épouvantable » (Leslie, 2008, p. 40). Les exemples les plus familiers sont ici « Les requins attaquent les baigneurs » et « Les moustiques portent le virus du Nil occidental ». Leslie note que si l'on a une chance un tant soit peu significative de rencontrer quelque chose avec des traits frappants, « on serait bien avisé d'avoir un avertissement préalable » (Leslie, 2008, p. 40). En conséquence, les génériques de propriétés frappantes tolèrent de très bas niveaux de prévalence, étant parfois vrais même si la plupart des membres de la catégorie sont des exceptions à la généralisation. Cela dit, quelques membres du type ayant la caractéristique dangereuse ou épouvantable ne suffisent pas en soi pour qu'un générique frappant soit vrai. Lorsqu'il s'agit de propriétés frappantes, le mécanisme de généralisation par défaut cherche un « bon prédicteur de la propriété en question » (Leslie, 2008, p. 41), empêchant ainsi la formation de généralisations trop larges ou impertinentes (par exemple « Les animaux attaquent les baigneurs » ou « Les comptables sont des meurtriers »). Ce qui est important, affirme Leslie, est que certains membres de la catégorie aient la propriété et que les autres soient généralement disposés à l'avoir.

Enfin, un générique qui n'est ni caractéristique ni frappant peut toujours être vrai s'il prédique quelque chose qui s'applique à la grande majorité de la catégorie. Les exemples typiques incluent « Les chiens portent des colliers » et « Les granges sont rouges ». Rien dans la nature même des chiens ne nous permet de prédire qu'ils portent des colliers et rien dans ce que signifie être une grange ne nous donne raison de penser qu'elle est rouge. Pourtant, les génériques correspondants sont considérés comme vrais sur la seule base de la prévalence.

1.3.1.2 Les propensions projectives primitives dans le monde social

Leslie construit sa théorie disjonctive à partir d'une « perspective psychologique plus large » (Leslie, 2008, p. 29). En conséquence, elle vise à décrire comment et pourquoi les généralisations sont réellement endossées, et non lesquelles devraient l'être. Malgré la direction de son projet, elle fait la distinction entre

les génériques qui sont vrais ou faux et ceux qui sont « strictement vrais » ou « strictement faux » (Leslie, 2017, p. 405).

Cette distinction est explorée dans *The original sin of cognition* (2017), où Leslie s'inquiète de la manière dont notre mécanisme cognitif de généralisation par défaut contribue à la formation de préjugés, ceci en étudiant les génériques de propriété frappante. Elle écrit que si son approche est correcte,

then the same pattern of generalization is in play for both claims like 'mosquitoes carry the West Nile virus' and claims like 'Muslims are terrorists'. Surely, though, there must be some dissimilarities between them; in particular, is it not the case that the former claim is true, while the latter is false?

La valeur de vérité stricte est ce dont il est question ici. Leslie cherche une « erreur habilitante » (Leslie, 2017, p. 399) dans les traits cognitifs de quiconque croit aux génériques comme « Les musulmans sont des terroristes ». Elle trouve une telle erreur dans notre tendance à essentialiser les catégories sociales, à croire tacitement que les « propriétés et dispositions communes » (Leslie, 2017, p. 405) de leurs membres sont causalement ancrées dans une nature partagée et cachée. Si quelqu'un croit à tort que les musulmans partagent une nature commune et que certains musulmans sont des terroristes, alors cet individu pourrait croire à tort que les musulmans sont généralement disposés à être des terroristes. Suivant la théorie de Leslie, cela les conduira à accepter « Les musulmans sont des terroristes ».

Pour perturber ce processus, Leslie soutient que nous devrions empêcher la genèse de l'essentialisme des catégories sociales. Elle suggère que nous le faisons en augmentant la familiarité des gens avec les membres d'autres catégories sociales et en évitant l'utilisation d'étiquettes (par exemple, « musulmans »). Bien que cette stratégie ait des mérites évidents, elle ne parvient pas à expliquer pourquoi les génériques préjudiciables sont strictement faux dès le départ. À ce stade, il semble que l'approche de Leslie n'ait pas les ressources conceptuelles nécessaires pour tracer la ligne entre les génériques sociaux (strictement) vrais et (strictement) faux.

Leslie ouvre cependant la porte à une interprétation plus normativement puissante de son approche:

To determine which striking property generics are strictly true and strictly false, then, would require detailed knowledge of dispositions and capacities. Dispositions are not directly observable in the way their manifestations are, so we do not normally possess such knowledge. We thus often operate under uncertainty when it comes to attributing

dispositions and so must adopt certain heuristics to guide our judgments. (Leslie, 2017, p. 404-405)

En plus de ces remarques, les notes 25 et 26 sont d'intérêt pour nous. Dans la note 25, elle nous oriente vers des théories métaphysiques des dispositions, et dans la note 26, elle déclare que si son approche des génériques de propriétés frappantes est correcte,

then we must allow for the possibility that some of the striking property generics listed above are, in fact, strictly false. Perhaps it is only great white sharks that are disposed to attack bathers (as it is sometimes claimed), or perhaps only mosquitoes with a particular mutation are capable of carrying the virus. If these turn out to be the facts, then my account predicts that the above generics are in fact false [...]. (Leslie, 2017, p. 404 note 26)

Ce à quoi elle ouvre la porte est la possibilité de conserver les grandes lignes de son explication tout en remplaçant notre compréhension intuitive des dispositions par une qui soit plus détaillée et théoriquement informée. Elle note également que ce changement pourrait entraîner le rejet de certains énoncés génériques, lesquels seraient strictement faux, bien qu'intuitivement vrais. Puisqu'une bonne explication des dispositions ne mènerait probablement pas les membres de catégories sociales à être disposées à avoir des propriétés frappantes (par exemple, être un terroriste), les énoncés génériques sur des propriétés frappantes concernant les types sociaux se révéleraient faux. La ligne de démarcation serait alors probablement établie correctement dans ces cas.

Bien sûr, les énoncés génériques sur des propriétés marquantes ne représentent qu'un des trois types d'énoncés génériques, et certains énoncés génériques préjudiciables comme « Les femmes sont soumises » peuvent probablement être entendus comme portant sur ce qui est caractéristique. Ceci ne constitue cependant pas une menace pour la version normativement potente de l'approche de Leslie, ceci dans la mesure où les dimensions caractéristiques pourraient faire l'objet d'une interprétation informée théoriquement, tout comme ce qui pourrait être fait avec les dispositions pour les énoncés génériques sur des propriétés frappantes. Si les dimensions caractéristiques des types sociaux/genres sont définies de manière à ce que « soumis » ne puisse pas être une valeur, alors nous avons une explication de la fausseté de « les femmes sont soumises ». Le problème avec la version normativement potente considérée ici concerne le troisième type : les énoncés génériques de majorité.

Dans *Carving up the social world with generics* (2014), Leslie souligne qu'en présence de croyances bloquant les hypothèses essentialistes, « les femmes sont soumises » pourrait être compris comme un

générique de majorité. La vérité ou la fausseté d'une telle affirmation serait alors fonction d'un simple critère statistique. Elle écrit:

Suppose, for example, that society punishes assertiveness in women to such an extent that they rarely, if ever, are other than perfectly submissive. It would be hard to argue that the generic "women are submissive" is then false, but there nonetheless would seem to be something damaging about asserting it. (Leslie, 2014, p. 217)

Dans ce scénario, la théorie de Leslie prédit que « les femmes sont soumises » est vrai. Malheureusement, la stratégie esquissée pour les génériques de propriétés frappantes et les génériques caractéristiques semble indisponible ici, car il semble improbable que nous puissions générer une lecture théoriquement informée de « presque tous les K sont F ». En dernier recours, nous pourrions renoncer aux génériques de majorité, mais des génériques comme « les granges sont rouges » et « les chiens portent des colliers » seraient conséquemment faux. Même avec une dimension normative ajoutée, la théorie de Leslie ne peut pas tracer la ligne entre les génériques sociaux vrais et faux.

1.3.2 Nickel

1.3.2.1 De la normalité à la caractéristicité

Voulant élaborer une théorie de la généricité en tant que notion métaphysique, Bernhard Nickel conçoit d'abord une théorie des génériques en tant que phénomène linguistique pour qu'elle lui serve de base théorique. S'appuyant sur la sémantique formelle, il veille à ce que son approche quantificationnelle en termes de normalité puisse s'harmoniser avec son approche à la généricité en tant que « caractérisation d'une espèce » (Nickel, 2016, p. 18).

Pour des raisons de concision, nous pouvons négliger d'exposer les étapes entreprises par Nickel pour développer sa sémantique formelle des génériques. Selon Nickel, « Les A sont F » est vrai si et seulement si « il existe une manière d'être un A normalement F telle que tous les A qui sont normaux de cette manière sont F » (Nickel, 2016, p. 64). De manière plus évocatrice, nous pourrions dire que « Les corbeaux sont noirs » est vrai si et seulement s'il existe une manière d'être un corbeau normalement coloré telle que tous les corbeaux qui sont normaux de cette manière sont noirs. Bien que sa sémantique basée sur la normalité fasse des merveilles pour traiter les cas logiquement complexes, Nickel comprend qu'elle ne consiste pas en une explication de ce qu'est la généricité. Il écrit:

The compositional machinery could not capture everything of interest in language, since that theory by itself cannot tell us anything about how language ever manages to point beyond itself to the world. The compositional semantics takes for granted the meaning of individual expressions [...] (Nickel, 2016, p. 10)

La tâche de Nickel après avoir développé une sémantique compositionnelle pour les génériques consiste donc à expliquer comment elle se connecte au monde.

Une telle tâche est accomplie en faisant correspondre la notion technique de normalité à la notion métaphysique de caractéristicité (Nickel, 2016, p. 177). Comme le soutient Nickel, le fait qu'une propriété soit caractéristique dépend de « pourquoi [elle] est, ou pourrait être, instanciée parmi les membres d'une espèce » (Nickel, 2016, p. 179). Considérant que les questions de pourquoi sont intimement liées à l'explication, Nickel conclut que définir la caractéristicité revient à découvrir quel type d'explication la supporte. Compte tenu de la variété des génériques existants, Nickel choisit de rendre la caractéristicité sensible au contexte en la liant à des ensembles de stratégies explicatives sélectionnées par une relation de cohérence sous-tendue par les intérêts d'un locuteur énonçant un générique. Cela signifie qu'une propriété est caractéristique pour une espèce en rapport à un ensemble donné de stratégies explicatives si et seulement si sa présence parmi cette espèce peut être expliquée en faisant appel à au moins l'une de ces stratégies (Nickel, 2016, p. 182).

Pour exemplifier, examinons « Les dobermans ont des oreilles tombantes » et « Les dobermans ont des oreilles pointues ». En énonçant le premier générique, un ensemble de stratégies cohérent avec l'adaptation par pression sélective est sélectionné. En énonçant le second, l'ensemble sélectionné contient des stratégies explicatives cohérentes avec les pratiques d'élevage de chiens. Dans le premier cas, avoir des oreilles tombantes est caractéristique des dobermans, car la présence d'oreilles tombantes au sein de l'espèce peut s'expliquer en faisant appel aux effets collatéraux de la sélection d'animaux pour leur convivialité. Dans le second cas, avoir des oreilles pointues est caractéristique des dobermans, car la présence d'oreilles pointues peut s'expliquer en faisant appel au besoin pour les chiens de concours de se conformer à certaines conventions cosmétiques.

Nickel soutient que de telles explications décrivent un mécanisme en mentionnant « une série d'événements qui sont causalement liés entre eux » (Nickel, 2016, p. 197). Ceci fait correspondre la caractéristicité à la normalité, car un mécanisme décrit par une stratégie explicative est une manière d'être normal par rapport au type de propriété impliqué dans ledit mécanisme. Illustrons ceci une fois de plus. Si

nous examinons un doberman du point de vue de l'adaptation par pressions sélectives, nous voyons que le fait qu'il ait des oreilles tombantes en raison d'un manque de cartilage causé par la répression des cellules de la crête neurale est une manière d'être normal par rapport à la rigidité des oreilles. De plus, tous les dobermans qui ont des cellules de crête neurale réprimées ont vraisemblablement des oreilles tombantes. Étant donné la sémantique des génériques et ses liens avec le monde grâce à l'identification des manières d'être normal avec les mécanismes en jeu, nous pouvons dire que « Les dobermans ont des oreilles tombantes » est vrai par rapport à l'ensemble pertinent de stratégies.

1.3.2.2 Entre la logique et le monde social

Maintenant que nous sommes familiarisés avec la théorie de Nickel, nous pouvons voir comment elle se comporte face à notre défi. Je vais argumenter qu'elle ne peut pas tracer correctement la ligne entre les génériques sociaux vrais et faux, cela en raison de son échec plausible à distinguer entre « Les femmes sont opprimées » et « Les femmes sont soumises ». Ma stratégie ici est de montrer que les mêmes mécanismes sont fort probablement derrière certaines femmes étant opprimées et certaines femmes étant soumises. Ceci entraîne l'échec de la théorie de Nickel concernant nos exemples de référence, car sa sémantique serait engagée à attribuer la même valeur de vérité aux deux généralisations.

Avant de nous plonger dans l'argumentation, je tiens à régler la question de savoir si la théorie de Nickel est destinée à rendre compte de tels cas. Je crois que oui. Comme le souligne Nickel, sa théorie de la caractérisation est « entièrement générale » (Nickel, 2016, p. 178), ce qui signifie qu'elle s'applique à toutes les disciplines et stratégies explicatives possibles, de la physique fondamentale à la conversation quotidienne. La seule limitation de sa théorie concerne les génériques ayant trait aux disciplines non causales telles que l'éthique ou les mathématiques (Nickel, 2016, p. 178). Étant donné que la sémantique des génériques se rapporte au monde par l'identification de mécanismes causaux avec des manières d'être normal, l'absence de causalité prétendue rend la valeur de vérité d'un générique inscrutable. Selon les différentes conceptions sur la causalité et les phénomènes sociaux, nos exemples pourront être considérés comme causaux ou non causaux. Bien que je pense qu'il soit raisonnable de croire qu'il existe des mécanismes causaux derrière les phénomènes sociaux, la discussion de Nickel sur « Les fous se déplacent en diagonale » (Nickel, 2016, p. 198) et « Les dobermans ont les oreilles pointues » (Nickel, 2016, p. 188) nous donne des raisons supplémentaires de penser que nos exemples sont causaux dans le sens pertinent.

Avec ces considérations derrière nous, examinons la sémantique de « les femmes sont opprimées/soumises » selon Nickel:

« Les femmes sont opprimées » est vrai si et seulement s'il existe une manière d'être une femme normale en rapport au traitement social telle que toutes les femmes normales de cette manière sont opprimées

« Les femmes sont soumises » est vrai si et seulement si il existe une manière d'être une femme normale en rapport à l'attitude vis-à-vis de l'autorité telle que toutes les femmes normales de cette manière sont soumises

Dans les deux cas - comme pour tout énoncé générique sur un phénomène causal – une manière d'être normal est un mécanisme adéquat décrit par une ou plusieurs stratégies explicatives tirées d'un ensemble cohérent de telles stratégies, ce dernier étant sélectionné par les disciplines ou les intérêts auxquels le générique se rapporte. Apparemment, nos deux cas se rapportent à la sociologie, ou plus précisément à l'étude des dynamiques sociales du pouvoir. Si au moins une stratégie explicative de l'étude des dynamiques sociales du pouvoir peut décrire un mécanisme réel qui lie certaines femmes à la soumission, « Les femmes sont soumises » est vrai selon la théorie de Nickel. Il en va de même pour « Les femmes sont opprimées » s'il existe un mécanisme adéquat liant certaines femmes à l'oppression.

L'objectif de Nickel est de concevoir un appareil sémantique qui fait de la valeur de vérité des génériques une fonction de la manière dont le monde se présente. Ce que je cherche à faire ici est de déterminer si cette fonction est adéquate en ce qui concerne les génériques sociaux. Je soutiens que ce n'est pas le cas, car les génériques sociaux vrais et faux peuvent émerger des mêmes mécanismes causaux, comme c'est probablement le cas avec nos exemples de référence. En effet, bien que je pense qu'il soit assez intuitif de penser que le patriarcat est à l'origine de l'oppression et de la soumission des femmes, un rapide examen du travail de Manon Garcia nous donne un aperçu du « mécanisme par lequel les femmes finissent par se soumettre » (Garcia, 2021, p. 111) en tant que conséquence de l'oppression.

Selon son analyse, l'oppression se produit lorsqu'un groupe social est transformé en un groupe d'autres (Garcia, 2021, p. 116), mais ce qui est spécifique à l'oppression des femmes est qu'elles sont rendues autres par l'objectification (sexuelle) (Garcia, 2021, p. 122). Plus précisément, les hommes sont des sujets tandis que les femmes sont les objets de leur amour et de leurs désirs, permettant aux hommes de considérer les femmes comme des êtres humains « sans prendre le risque de la reconnaissance mutuelle »

(Garcia, 2021, p. 125). Cette dynamique voile les aspects structurels de la domination masculine, faisant apparaître la passivité comme inhérente à la féminité. En conséquence, les femmes en viennent à se considérer elles-mêmes et leur corps comme étant destinés aux hommes, comme essentiellement des objets (Garcia, 2021, p. 154-155). Étant donné cette nature perçue et la façon dont le patriarcat récompense les femmes qui se conforment à ses normes, Garcia soutient que les femmes consentent à leur soumission prescrite après une « analyse coûts-avantages dans laquelle les délices de la soumission sont considérés comme l'emportant sur les risques de la liberté » (Garcia, 2021, p. 176). En résumé, elle en arrive à la conclusion que « la soumission des femmes est la manifestation de l'oppression créée par le patriarcat » (Garcia, 2021, p. 111). Si Garcia a raison, l'oppression des femmes et la soumission des femmes font partie et sont la conséquence d'un même mécanisme causal, ce qui signifie à son tour que Nickel est engagé à attribuer une seule et même valeur de vérité à nos exemples de référence.

Pour conclure, il faut noter que je n'ai pas l'intention que cet argument soit une réfutation en bonne et due forme de la théorie de Nickel, car celle-ci reposerait alors entièrement sur l'argument de Garcia. Mon intention était de rendre l'argument démonstratif plutôt que conclusif. Ce qu'il faut voir, c'est que les génériques sociaux vrais et faux peuvent potentiellement partager des fondements ontologiques. Cela signifie qu'une théorie rendant la valeur de vérité des génériques fonction de critères strictement représentationnels peut potentiellement échouer à établir une distinction entre des génériques tels que « Les femmes sont opprimées » et « Les femmes sont soumises ». Nous pouvons ainsi conclure qu'il faut quelque chose de plus lorsqu'il est question du monde social.

1.3.3 Sterken

1.3.3.1 Les génériques et l'indexicalité

Rachel Sterken soutient que nous n'avons pas besoin de recourir à une sémantique complexe pour rendre compte de la variabilité de conditions de vérité affichée par les génériques. Selon elle, l'expression quantificationnelle non prononcée GEN dans la forme logique des génériques est un indexical.

Après avoir plaidé en faveur de la sensibilité des génériques à leur contexte d'énonciation, elle soutient que l'indexicalité présumée de GEN peut s'expliquer à l'aide de ressources simples communes à d'autres quantificateurs adverbiaux (par exemple, « généralement » et « toujours »). Elle souligne que chaque quantificateur adverbial typique exprime « une généralisation ou une relation stable entre le restricteur et la portée de la phrase quantifiée » (Sterken, 2015b, p. 15) au moyen de la force quantificationnelle et

de la restriction lexicale. Prenons « toujours » et « parfois » en exemple, comme dans « Les chiens sont toujours fidèles » et « Les chats deviennent parfois gros ». Avec « toujours », la quantification sur les situations est universelle. Avec « parfois », elle est existentielle. Bien qu'ils diffèrent en ce qui concerne la force quantificationnelle, les deux quantificateurs s'appliquent uniquement aux situations réelles, ce qui signifie qu'ils impliquent la même restriction lexicale. Enfin, notez que ces caractéristiques restent stables, quel que soit le contexte pour les deux quantificateurs. Que vous quantifiiez sur le vaste domaine des chats existants sur terre ou le petit domaine des chats dans votre refuge local, la force quantificationnelle et la restriction lexicale restent les mêmes.

Mais qu'en est-il de GEN? Selon la compréhension de Sterken, GEN n'a pas de restriction lexicale ou de force quantificationnelle stable : ils varient en fonction du contexte. La variabilité de la restriction lexicale signifie que GEN peut sélectionner différents sous-ensembles de son restricteur en fonction des circonstances et de ce sur quoi porte la généralisation. Lorsque quelqu'un dit « Les corbeaux sont noirs », la généralisation concerne les individus normaux, mais lorsque quelqu'un dit « Les canards pondent des œufs », elle concerne les femelles. Quant à la variabilité de la force quantificationnelle, cela signifie que GEN peut exprimer n'importe quelle relation ensembliste entre son restricteur et sa portée en fonction du contexte et de ce dont il s'agit. « Les corbeaux sont noirs » dit probablement quelque chose de tous les corbeaux normaux, tandis que « Les canards pondent des œufs » dit probablement quelque chose de la plupart des canards femelles.

Sterken avance que cette variabilité montre que GEN est un indexical, ayant ses composantes (restriction lexicale et force quantificationnelle) représentées dans leur forme logique comme des variables libres. Elle écrit :

Given that Gen is composed of free variables, these variables need to be saturated in some way as a function of the context of utterance. Following Kaplan (1977), I will call the function from contexts to the semantic value of the free variable, a character. The character supplies the descriptive meaning of the indexical and encodes the effect Gen has on the truth conditions of generics. (Sterken, 2015b, p. 19)

Notez que tandis que certains indexicaux ont un caractère simple qui reçoit très peu d'information du contexte (par exemple, lorsque prononcé par S, « je » fait référence à S), d'autres comme « ceci » et « cela » ont une nature plus complexe et flexible. Plus précisément, leur caractère nécessite d'être « supplémenté en contexte » (King, 2014, p. 97) pour qu'ils puissent avoir un sens. Étant donné que GEN

semble appartenir à cette catégorie (appelée « supplémentifs »), Sterken suggère que nous adaptions l'approche aux supplémentifs de King pour rendre compte de la métasémantique de GEN.

L'approche de King est appelée la théorie de la coordination et avance que la valeur sémantique d'un supplémentif est fixée si :

- 1) Elle est voulue par le locuteur
et
- 2) Elle est telle qu'un interlocuteur compétent, attentif et rationnel saurait, étant donné le terrain commun, que le locuteur voulait l'exprimer.

Il s'agit d'une question d'intention et de compréhension adéquate de ladite intention, d'où la notion de coordination. Appliquée à GEN, la théorie de la coordination signifie qu'un générique en contexte a la force quantificationnelle et la restriction lexicale qu'il a parce que 1) le locuteur les a voulues et parce que 2) un auditeur idéalisé comprendrait avec succès que l'énoncé transmet ces valeurs pour GEN. Par exemple, « Les chats ont quatre pattes » prononcé par une mère à son enfant signifie que tous les chats normaux ont quatre pattes, ceci, car elle veut que la force quantificationnelle soit universelle et que la restriction lexicale fasse porter la généralisation sur les chats normaux, mais aussi, car son enfant comprend que c'est ce qu'elle voulait exprimer.

Que cette image métasémantique soit satisfaisante ou non est une question ouverte, mais relocaliser ce qui a été jusqu'à maintenant considéré comme un travail sémantique dans la métasémantique présente deux avantages considérables. Premièrement, cela nous permet d'utiliser une sémantique simple tout en rendant compte de la variabilité dans les conditions de vérité des génériques, tandis que les approches classiques n'admettent qu'une « apparence de variabilité » (Sterken, 2015, p. 4) qu'elles expliquent par une notion complexe de la généralité. Deuxièmement, cela nous permet de nous débarrasser de la notion de généralité en tant que notion métaphysique ou cognitive (Sterken, 2015, p. 2).

1.3.3.2 Aucune ligne tracée: quelle est la contribution de la métasémantique?

La sémantique de Sterken pour GEN est simple, élégante et flexible. Mais comme l'ont noté Leslie et Lerner, elle pourrait être trop flexible :

some generics (e.g., "tigers don't have stripes", "ravens are white") seem straightforwardly false and some generics seem straightforwardly true (e.g., "triangles have three sides",

“primates aren’t avians”), regardless of the speaker’s intentions (and of anyone’s ability to detect those intentions) (Leslie et Lerner, 2022).

Cette inquiétude intuitive de surendossement (*overgeneration*) peut être gérée dans une certaine mesure si nous suivons Sterken. Selon sa théorie, nous pouvons comprendre que « les triangles ont trois côtés » et « les primates ne sont pas des oiseaux » soient toujours vrais, car les contextes potentiels sont tels que toutes les combinaisons de restrictions lexicales et de forces quantificationnelles donnent une généralisation vraie. Certains primates de telle ou telle jungle ne sont pas des oiseaux? Vrai. La plupart des triangles normaux ont trois côtés? Aussi vrai. Inversement, aucun contexte ne peut rendre « Les primates sont des oiseaux » ou « Les triangles ont quatre côtés » vrais, car aucun primate n’a jamais été aviaire et aucun triangle ne peut avoir moins ou plus de trois côtés.

Quant à « Les tigres n’ont pas de rayures » ou « les corbeaux sont blancs », Sterken soutient qu’il existe des contextes dans lesquels ils peuvent être vrais, car les génériques peuvent sélectionner un domaine saillant, ceci même s’ils le font rarement. Cela peut être apprécié en se concentrant sur des génériques tels qu’ils pourraient être prononcés en contexte. Par exemple, un gardien de zoo pourrait dire : « Nous gardons nos animaux peu communs ici. Les tigres n’ont pas de rayures et les corbeaux sont blancs. » Dans ce contexte, la force quantificationnelle de GEN est universelle et sa restriction lexicale est équivalente à « dans cette installation ». Comme tous les tigres et corbeaux dans l’installation satisfont les prédicats pertinents, les génériques correspondants sont vrais.

À ce point, il est bien possible de ne pas être convaincu. Sterken elle-même a noté que sa théorie pourrait être élaborée davantage et qu’elle visait uniquement à fournir « une voie potentielle pour répondre à la question métasémantique » (Sterken, 2015, p. 23). Néanmoins, je voulais discuter de ces cas potentiels de surendossement, car les stratégies élaborées ici pour les expliquer ne peuvent pas être réinvesties pour les quelques exemples amenés dans ce qui suit.

Pourquoi Sterken ne peut-elle pas tracer la ligne que nous lui demandons de tracer? Parce que toute cette discussion sur la variabilité et les indexicaux se résume à de simples relations d’ensembles. En disant « Les lions ont une crinière », je voudrais selon Sterken que mon énoncé soit équivalent à « La plupart des lions mâles adultes ont une crinière », *la plupart* étant la valeur de la force quantificationnelle et *mâle adulte* étant la valeur de la restriction lexicale. Si les choses se passent bien entre l’auditeur et moi du côté métasémantique, ces valeurs sont fixées et les conditions de vérité de « Les lions ont une crinière »

s'alignent complètement avec celles de « La plupart des lions mâles ont une crinière ». En théorie, déterminer la valeur de vérité de « Les lions ont une crinière » est donc simple : la relation d'ensemble pertinente existe-t-elle dans le monde? Si c'est le cas, il est vrai que les lions ont une crinière. Avec ceci à l'esprit, examinons un générique sexiste (et donc faux).

Au comptoir d'une taverne de quartier, un locuteur sexiste dit à l'homme à côté de lui : « En tant qu'homme, il faut porter des pantalons. Les femmes sont soumises ». On pourrait imaginer qu'il veut communiquer en contexte quelque chose du genre « toutes les femmes que je connais » ou « la plupart des femmes de notre ville ». Dans ce scénario, il y a de fortes chances que son interlocuteur détecte avec succès ses intentions. De plus, les deux hommes pourraient être originaires d'une ville peu progressiste où les pressions sociales ont fait en sorte que la majorité des femmes sont dans les faits soumises. Dans ce contexte, la prétendue relation d'ensemble pertinente est établie et « Les femmes sont soumises » devient vrai si l'on accepte la théorie de Sterken. Notez ici que la stratégie que nous avons élaborée pour traiter des cas comme « les primates sont des oiseaux » ou « les triangles ont quatre côtés » n'est pas disponible. Comme il n'y a pas d'intersection entre les ensembles de primates et d'oiseaux ni d'intersection entre les ensembles de triangles et d'objets à quatre côtés, aucune combinaison de restriction lexicale et de force quantificationnelle ne peut être satisfaite. Dans la ville où résident ces hommes, il y aura cependant une intersection entre l'ensemble des femmes et l'ensemble des êtres soumis. Je conclus que le compte rendu de Sterken sur les génériques est trop flexible pour nos besoins. Plus précisément, il ne peut reconnaître un générique comme nécessairement faux que si la catégorie et la propriété ne sont jamais instanciées chez un même individu.

1.3.4 Tessler and Goodman

1.3.4.1 Un modèle bayésien pour les génériques: le flou en contexte

La théorie de Tessler et Goodman découle d'une intuition : et si les génériques se comportaient de manière similaire aux adjectifs gradables tels que « grand » ou « cher »? Comme ils l'écrivent, ces adjectifs

do not convey a single precise quantity of height or price (e.g., an expensive watch is probably a different price than an expensive hamburger), and yet we do not conclude from [this] that the core meaning of tall has nothing to do with height or that the meaning of expensive is not really about the price of the object. (Tessler et Goodman, 2019a, p. 36)

Être grand est toujours une question de taille, mais ce qui compte comme grand varie d'un contexte à l'autre. De même, être cher est toujours une question de prix, mais ce qui compte comme cher varie en fonction du contexte. Selon eux, la valeur de vérité des énoncés génériques dépend toujours de la prévalence, mais ce qui compte comme suffisamment prévalent varie en fonction des attentes concernant la prévalence de propriétés au sein des catégories pertinentes.

Cette intuition est formalisée et testée dans le cadre du modèle d'Acte de Langage Rationnel (*Rational Speech Act* – Dorénavant RSA), une famille de modèles destinée à faire des prédictions quantitatives sur le raisonnement pragmatique à l'aide du calcul bayésien (voir Goodman & Frank, 2016 pour une introduction rapide au RSA). Le RSA suppose que la compréhension linguistique est réalisée grâce à un raisonnement social récursif entre ce que le locuteur veut probablement dire et ce que l'auditeur comprend probablement. En pratique, cela implique trois niveaux de modélisation. Le premier modèle est l'auditeur littéral (*literal listener*), lequel comprend les énoncés strictement selon leur sémantique. Le deuxième modèle est le locuteur rationnel (*rational speaker*), qui essaie quant à lui de transmettre des informations à l'auditeur littéral aussi efficacement que possible. Pour ce faire, il choisit la manière la moins coûteuse de modifier les croyances de l'auditeur littéral pour les faire correspondre aux siennes. Le troisième modèle est l'auditeur pragmatique (*pragmatic listener*). Afin de mettre à jour ses croyances, l'auditeur pragmatique raisonne sur ce qui devait être le cas pour que le locuteur rationnel émette ce qu'il a émis. Il est à noter que bien que l'auditeur pragmatique ne soit pas strictement concerné par la sémantique littérale, son interprétation reste partiellement déterminée par celle-ci à travers le locuteur rationnel. Pour une exposition claire et détaillée du formalisme et des mathématiques derrière les modèles RSA, le lecteur peut se référer à Scontras et al. (2021).

Tessler et Goodman appliquent le cadre RSA aux énoncés génériques afin de produire un modèle computationnel pour les comprendre (Tessler, 2018 ; Tessler et Goodman, 2016, 2019a, 2019b). Dans leur modèle, « Les K sont F » est vrai si et seulement si la prévalence de F parmi les K est plus élevée qu'un seuil sémantiquement non spécifié dont la valeur est déterminée en contexte. Ils peuvent se permettre d'utiliser une sémantique aussi simple, car la plupart des défis habituellement compris comme des énigmes sémantiques sont délégués à la pragmatique grâce à la sensibilité au contexte de leur seuil. Mais à quoi ce seuil est-il sensible? Selon Tessler et Goodman, le seuil est une fonction de « la prévalence probable des mêmes propriétés ou de propriétés similaires à travers un ensemble de catégories

connexes » (Tessler, 2018, p. 142). Ils appellent ceci *l'a priori de prévalence*, lequel est également décrit comme une croyance subjective sur la distribution de ladite propriété à travers des catégories pertinentes.

Voici comment tout cela fonctionne. Pour décider s'il prononce ou non un énoncé générique donné, le locuteur rationnel raisonne sur l'effet potentiel qu'aura le générique sur la croyance initiale de l'auditeur littéral. Tessler et Goodman utilisent souvent la ponte d'œufs comme exemple. La distribution a priori qu'a l'auditeur littéral à travers les types d'animaux (classe de comparaison) pour la ponte d'œufs est vraisemblablement bimodale, avec la plupart des catégories dans la distribution a priori étant à 0 % et un groupe de catégories centrées autour de 50 %. En entendant « Les rouges-gorges pondent des œufs », le destinataire adopte un *a posteriori* unimodal centré autour de 50 %, ce qui est significativement différent de *l'a priori* bimodal. Ce décalage attendu rend l'énoncé du générique informatif, incitant le locuteur à le prononcer et l'auditeur pragmatique à l'approuver. Cependant, avec « sont des femelles », *l'a priori* est vraisemblablement unimodal et centré autour de 50 %. Si le locuteur rationnel prononçait « Les rouges-gorges sont des femelles », *l'a priori* de l'auditeur littéral ne changerait pas de manière significative. Le locuteur rationnel, réticent à prononcer un énoncé générique non informatif, choisit le silence comme alternative (l'option la moins coûteuse).

Le modèle de Tessler et Goodman présente une précision prédictive remarquable. En fournissant à leur modèle des croyances initiales obtenues sur la prévalence de certaines propriétés à travers des catégories pertinentes, ils ont pu prédire l'approbation humaine de génériques prédisant ces propriétés sur des catégories nouvelles (Tessler & Goodman, 2016). Bien que l'on puisse se demander si la compréhension des génériques est uniquement modélisée par un raisonnement bayésien ou en met véritablement un en œuvre, ces résultats constituent une bonne preuve que les croyances sur la prévalence des propriétés à travers d'autres catégories jouent un rôle dans l'approbation des génériques. De plus, ces croyances semblent être influencées par d'autres croyances (par exemple, les croyances sur la reproduction pour la ponte d'œufs), rendant la connexion entre les facteurs de contenu (*content-based factors*) et la sémantique des génériques plus claire que jamais.

1.3.4.2 Un modèle bayésien pour les génériques sociaux: un outil inadéquat

Bien que l'approche RSA soit brillante, elle n'est pas adaptée pour établir une distinction claire entre les génériques sociaux qui sont vrais et ceux qui sont faux. Avant d'expliquer pourquoi, il est important de noter que l'approche de Tessler et Goodman n'est pas destinée à établir une telle distinction, mais à

modéliser l'acceptation des génériques comme une fonction des « croyances subjectives, pas de la simple fréquence » (Tessler & Goodman, 2016, p. 2). Tessler et Goodman ne se préoccupent pas de la prévalence réelle dans le monde, mais de la « prévalence dans l'esprit » (Tessler, 2018, p. 18). Demander au modèle RSA de nous dire ce qui est objectivement vrai et pourquoi serait donc injuste. Cependant, il est intéressant d'explorer l'idée que nos exemples de référence soient intégrés à un modèle RSA, car cela soulève les limites d'une théorie centrée sur la notion de prévalence.

Dans le modèle RSA, les génériques sont émis lorsqu'ils sont informatifs et ils sont informatifs lorsqu'ils alignent les croyances du destinataire avec celles du locuteur. Cet alignement est compris comme le fait de rendre la valeur de la prévalence de référence (ce que le locuteur pense être la prévalence réelle) plus probable dans les croyances postérieures du destinataire. Discutons l'un de nos exemples sous cet angle. Supposons que le locuteur rationnel veuille transmettre de l'information sur la criminalité au sein des communautés afro-américaines. Il raisonne alors sur la distribution a priori de l'auditeur littéral concernant les taux de criminalité. L'auditeur littéral sait probablement que les taux de criminalité ne sont pas les mêmes d'une ethnie à l'autre, ce qui rend sa distribution a priori multimodale, certaines ethnies montrant des taux de criminalité plus bas et d'autres des taux plus élevés. En énonçant « Les Afro-Américains sont des criminels », le locuteur rendrait plus probable la prévalence de référence pour le destinataire. Le générique serait apparemment émis et approuvé, ce qui est fort problématique.

Pour renforcer la vraisemblance de cette conséquence indésirable, examinons la discussion de Tessler et Goodman sur les génériques à propriété frappante, laquelle est assez similaire à notre analyse de « les Afro-Américains sont des criminels ».

The statement “Mosquitos carry malaria” is intuitively true in spite of the fact that the vast majority of mosquitos are actually malaria-free. The prevalence prior for carries malaria is highly skewed towards low prevalence levels: many animals do not have malaria-carriers among them and even for those that do, the prevalence is expected to be quite low. Then, carrying malaria is significantly more true of mosquitos than other animals, an intuition that is often arrived at with this example. (Tessler et Goodman, 2019b, p. 18)

De par la similarité entre la distribution de « sont criminels » et « portent le paludisme », il semble que le modèle RSA soit à même de prédire que « Les Afro-Américains sont des criminels » serait prononcé par un locuteur et endossé par un auditeur, tout comme c'est le cas pour « Les moustiques portent le paludisme ». Bien que de telles généralisations soient malheureusement parfois soutenues à tort, je pense que la plupart des gens conviendraient que même s'il existe une possibilité que la criminalité soit présente à un

taux plus élevé au sein des communautés afro-américaines, « Les Afro-Américains sont des criminels » est indubitablement et absolument faux. Cela signifie qu'il est possible de partager les croyances préalables sur la distribution des taux de criminalité à travers les ethnies sans soutenir le générique dont il est ici question, ce qui ne devrait pas arriver si le modèle RSA est censé capturer l'entièreté de la sémantique des génériques.

À ce stade, une façon potentiellement intéressante de contourner mon argument serait d'avancer que le modèle RSA traiterait « Les Afro-Américains sont des criminels » de la même manière qu'il traite « Les juges de la Cour suprême ont des numéros d'assurance sociale impairs ». Dans la littérature sur les génériques, il est souvent noté que même dans un monde où absolument tous les juges de la Cour suprême ont des numéros d'assurance sociale impairs, le générique correspondant est faux. Cette intuition pose un défi pour les théories sémantiques des génériques, mais le modèle RSA prédit avec succès la fausseté de ce générique. En effet, la prévalence dans l'esprit du locuteur est « une croyance latente qu'une instance future d'une catégorie aurait une propriété particulière » (Tessler, 2018, p. 18). Étant donné qu'aucune connexion entre le fait d'être juge de la Cour suprême et d'avoir un numéro d'assurance sociale impair n'est perçue, la probabilité subjective que le prochain juge de la Cour suprême ait un numéro d'assurance sociale impair est considérée comme étant de 0,5, tout comme pour n'importe quelle autre profession. Le générique correspondant est donc peu informatif, ce qui l'empêche d'être énoncé. Malheureusement, cette stratégie ne peut pas être appliquée pour « Les Afro-Américains sont des criminels », car bien qu'il n'y ait aucune connexion essentielle entre ethnies et criminalité, des facteurs et des structures sociales perpétuent tragiquement certaines problématiques avec lesquelles la criminalité est corrélée. Bien que les deux génériques soient en fait faux, « Les Afro-Américains sont des criminels » ne se comporte pas comme « Les juges de la Cour suprême ont des numéros d'assurance sociale impairs ».

Étant donné l'échec de la stratégie que je viens d'exposer, nous pouvons considérer le générique dont il est question comme un générique de propriété frappante, ce qui signifie qu'il devrait être traité comme « les moustiques portent le paludisme ». Nous pouvons en conclure que les modèles RSA négligent certains aspects de notre acceptation des génériques sociaux, vraisemblablement quelque chose qui n'a rien à voir avec la prévalence. Il faut quelque chose de plus pour tracer la ligne en ce qui concerne les génériques sociaux.

1.4 Conclusion

Dans ce chapitre, j'ai cherché à souligner la nécessité d'une nouvelle approche sémantique des génériques, une qui soit capable d'établir la frontière entre les génériques sociaux vrais et faux sans influencer la valeur de vérité des autres génériques. Ce besoin repose sur le désir de se débarrasser des génériques préjudiciables ainsi que sur la conviction que ces derniers sont faux.

Pour tester si les approches sémantiques existantes peuvent convenir à la tâche qui nous attend, deux ensembles d'exemples (1a-b, 2a-b) ont été conçus. Ensuite, quatre des approches les plus prometteuses dans la littérature ont été évaluées. Premièrement, l'approche de Leslie est potentiellement engagée envers la vérité de « les femmes sont soumises » (ou la fausseté de génériques comme « les chiens portent des colliers »). Deuxièmement, l'approche de Nickel est vraisemblablement engagée envers le partage d'une valeur de vérité pour « les femmes sont opprimées » et « les femmes sont soumises ». Troisièmement, l'approche de Sterken ne peut pas garantir la fausseté de « les femmes sont soumises ». Quatrièmement, l'approche de Tessler et Goodman permet à un locuteur de se trouver dans une position où « les Afro-Américains sont criminels » est vrai. Étant donné qu'aucune de ces approches n'a été jugée satisfaisante, une nouvelle approche doit être mise en œuvre.

Dans le prochain chapitre, j'introduis l'inférentialisme sémantique de Robert Brandom et présente toutes les ressources conceptuelles nécessaires pour relever notre défi. Ensuite, dans le dernier chapitre, j'explique comment la ligne est tracée et fournis des réponses aux objections potentielles.

CHAPITRE 2

L'INFÉRENTIALISME SÉMANTIQUE DE BRANDOM

Ce chapitre introduit l'inférentialisme sémantique développé par Robert Brandom. Il consiste en une exposition raisonnée des éléments nécessaires pour résoudre le problème introduit dans le chapitre I. Bien que détailler toutes les conséquences théoriques de l'inférentialisme et les défendre ne soit pas possible pour ce projet, nous chercherons tout de même à atténuer tout malaise potentiel en expliquant différents choix théoriques faits par Brandom. Plutôt que de simplement présenter les éléments, il s'agit d'expliquer pourquoi ils sont nécessaires et comment ils s'articulent entre eux.

2.1 Brandom et le rejet du représentationalisme

L'inférentialisme découle d'une enquête sur la nature du contenu conceptuel, que Brandom comprend comme étant « distinctement intentionnel » (Brandom, 1994, p. 67). Ramené des temps médiévaux par Franz Brentano, le concept d'intentionnalité est largement compris comme la marque des phénomènes mentaux. Il se réfère à l'à-propos affiché aussi bien par des dispositifs propositionnels, tels que des assertions, que par des dispositifs représentant des objets, tels que des termes singuliers. Bien que la mesure dans laquelle les théoriciens devraient explicitement distinguer entre ces dimensions de l'intentionnalité soit sujette à débat, on traite généralement les deux comme relevant du même genre, lequel est souvent caractérisé comme la possession de contenu représentationnel (*representational contentfulness*) (Brandom, 1994, p. 69).

Brandom, sans nier la dimension représentationnelle évidente dans l'intentionnalité, choisit de rejeter le représentationalisme comme stratégie, car il ne s'est pas encore révélé immunisé contre des lignes critiques importantes. Les problèmes résident dans les différentes manières dont nous pouvons et devons définir la représentation. Par exemple, une manière courante de le faire est à travers la désignation, comprise comme similaire à l'étiquetage ou au marquage, deux activités que Brandom estime être inintelligibles en dehors des pratiques de dire (*saying*) et de revendiquer (*claiming*), lesquelles doivent toutes deux être expliquées sur la base de la désignation elle-même si nous devons la représentation sur la base de la désignation. Un autre problème avec ce modèle survient lorsque la stratégie d'associer des expressions sous-phrastiques (*subsential*) à des objets est étendue aux propositions en les faisant désigner des états de choses. Cette démarche ontologise la sémantique, car elle fait de la différence entre les termes singuliers et les phrases une fonction de la distinction entre les objets et les états de choses. Cette distinction semble par contre impossible à faire « en amont de l'explication de l'utilisation des

phrases déclaratives et des clauses “que” introduites pour rapporter de telles utilisations dans le discours indirect » (Brandom, 1994, p.70).

Même si l’on se débarrasse de la désignation, des problèmes surviennent lorsque l’on considère deux conceptions étroitement liées de la représentation. Le premier sens de « représenter » s’applique aux propositions ayant un contenu, tandis que le deuxième sens concerne la relation aux objets. Ainsi, « Le roi de France est chauve » représente dans le premier sens comme il exprime une proposition, mais ne représente rien dans le deuxième sens puisqu’il n’y a pas de roi de France, c’est-à-dire d’objet correspondant. Brandom soutient qu’un représentationnaliste ne peut pas rendre compte de l’un de ces deux sens en l’englobant simplement par l’autre. Si le premier sens de « représenter » est réduit pour ne s’appliquer qu’aux cas où le deuxième sens s’applique, alors la possibilité d’erreur sous la forme d’une représentation inadéquate est perdue. Inversement, le deuxième sens de « représenter » ne peut englober le premier que si tous les cas de prétendue représentation (*purported representation*) sont réussis, rappelant alors l’ontologie de Meinong. Ainsi, les deux sens de « représenter » doivent être distingués l’un de l’autre. Cependant, ils doivent rester étroitement liés si nous voulons les comprendre correctement. Étant donné que les phrases qui échouent à représenter dans le deuxième sens peuvent tout de même avoir un contenu, Brandom soutient que le représentationnalisme est engagé à faire de la représentation prétendue le foyer du contenu. Néanmoins, le deuxième sens de la représentation est nécessaire pour rendre compte de la représentation réussie, elle-même nécessaire pour rendre compte de la représentation prétendue, puisque prétendre représenter revient à prétendre représenter avec succès.

Enfin, la notion de représentation prétendue est elle-même source de questionnement. Selon Brandom, la représentation prétendue - ce qui est exprimé - suppose une réception représentationnelle (*representational uptake*), car « prétendre être quelque chose, c’est se présenter comme étant adéquatement ou correctement pris pour être cela » (Brandom, 1994, p.73). Les deux notions doivent donc être élaborées par une théorie représentationnelle de l’intentionnalité. Cela peut poser problème, cependant, car la réception représentationnelle ne peut pas faire appel à la notion d’interprétation sous peine d’une régression à l’infini. L’interprétation, en tant qu’activité réalisée sur la base de croyances ou d’autres états explicitement porteurs de contenu, laisse vive la possibilité de remettre en question le sens représentationnel de ces états, exigeant ainsi plus d’états sujets aux mêmes interrogations et ainsi de suite dans une régression à l’infini. Une approche représentationnelle non régressive de l’intentionnalité doit

expliquer la réception représentationnelle en termes de « construits qui ne font pas appel à la formation de croyances ayant du contenu propositionnel » (Brandom, 1994, p.74).

Brandom admet que de telles remarques ne prouvent pas que le représentationnalisme est intenable, mais espère fournir une incitation à ne pas « traiter la représentation comme un primitif sémantique » (Brandom, 1994, p.79) en montrant que le représentationnalisme n'a pas encore affronté des difficultés théoriques sérieuses. En revenant sur la tradition représentationnaliste remontant à Descartes, il soutient que la représentation a été utilisée comme un « expliqueur inexpliqué » (Brandom, 1994, p.73) et trouve une approche plus appropriée dans une tradition sémantique différente, laquelle prend d'abord racine dans le travail de Spinoza et Leibniz:

They are explicitly concerned (as Descartes is not) to be able to explain what it is for something to be understood, treated, or employed in practice *as* a representing *by* the subject - what it is for it to be a representing to or *for* that subject. Their idea is that the way in which representings point beyond themselves to something represented is to be understood in terms of *inferential* relations among representings. (Brandom, 1994, p.93)

Brandom suit cette tradition alternative en faisant du contenu inférentiel le genre auquel appartient l'intentionnalité.

2.2 La priorité de la pragmatique et la priorité pragmatique du propositionnel

Nous devons noter qu'un point de départ important pour Brandom est la primauté du pragmatique sur la sémantique. Selon lui, la tâche de la sémantique est de dire quand il est correct d'utiliser des expressions et approprié d'adopter des états avec le contenu correspondant, ce qui se résume à une description de « la signification pragmatique de leur occurrence dans divers contextes » (Brandom, 1994, p.83). Une conséquence de l'adhésion à la primauté du pragmatique sur la sémantique est la priorité pragmatique du propositionnel, l'idée que les propositions - plutôt que les concepts – viennent en premier dans l'ordre sémantique de l'explication.

Cette idée n'est pas nouvelle. Elle a été avancée pour différentes raisons par Kant, Frege et le second Wittgenstein. Pour Kant, ce ne sont pas les concepts, mais les jugements qui ont prééminence, car la seule utilisation que l'entendement puisse faire des concepts est de former des jugements à travers eux. Pour Frege, sa focalisation sur le sens du mot « vrai » le conduit à se concentrer sur la pensée en tant que ce qui peut être vrai et c'est seulement alors que nous parvenons aux concepts en analysant la pensée. Selon

le second Wittgenstein, les noms viennent en second dans l'ordre d'explication, car seules les propositions constituent des coups dans un jeu de langage. Suivant les grandes lignes de ces justifications, Brandom affirme que les propositions viennent en premier « dans le cadre des évaluations de la signification des actes de parole » (Brandom, 1994, p.83), dont le plus central est l'assertion – l'acte de présenter une proposition comme vraie (Brandom, 1983).

2.3 Assertion et inférence

Étant donné son refus du représentationnalisme et son focus pragmatique sur l'assertion, Brandom cherche à caractériser l'assertion en tant qu'activité et trouve un point de départ dans un « modèle de la conscience largement *classificatoire* » (Brandom, 1994, p.85). Il écrit:

An ancient tradition insists that cognition essentially involves generality or universality. Particulars are not directly intelligible as such. Knowing or understanding something particular requires assimilating it to others, taking it to be like them in some way, and so to be an instance of a kind. (Brandom, 1994, p.93)

Brandom remarque que l'approche de Kant à la cognition en termes d'intuitions étant subsumées sous des concepts est un modèle classificatoire, mais il le rejette parce qu'il comporte des « engagements résiduels à comprendre les concepts comme explicites à l'esprit » (Brandom, 1994, p.86). Il trouve chez Hegel une version désintellectualisée et pragmatique d'une telle approche:

With this appeal to universal experience, we may be permitted to anticipate some concerns in the practical sphere. In this respect, what one can say to those who make assertions about the truth and reality of sensuous objects is that they (...) have yet to learn the secret of the eating of bread and the drinking of wine. (...) Nor are the animals excluded from this wisdom. Instead they prove themselves to be the most deeply initiated into it, for they do not stand still in the face of sensuous things, as if those things existed in themselves. (...) they without any further ado simply help themselves to them and devour them. (Hegel, 2013, part. 109)

Selon la lecture de Brandom, Hegel introduit l'idée de classer quelque chose en le traitant en pratique comme appartenant à un type particulier. Les animaux classifient les choses en mangeant, en fuyant, en s'accouplant, et ainsi de suite. De même, nous classifions le pain comme du pain en le mangeant comme du pain et le vin comme du vin en le buvant comme du vin.

Suivant Hegel, Brandom considère que la classification est enracinée dans ce que l'on fait en pratique. Avec ce type d'approche, la classification n'a pas besoin d'être explicite pour l'esprit (c'est-à-dire réalisée

en appelant d'autres états porteurs de contenu), évitant ainsi une éventuelle régression interprétative. Cependant, quelque chose manque si l'on veut passer du simple comportement classificatoire aux états et performances qui sont porteurs de contenu propositionnel. Le problème avec ce qui vient d'être exposé est qu'une simple « disposition réactive différentielle fiable » (Brandom, 1994, p.87) n'est pas exclue. Une lumière de garage peut classer un objet comme étant en mouvement en s'allumant et un morceau de fer peut classer son environnement comme humide en rouillant, mais leurs états et comportements peuvent difficilement être considérés comme une application de concepts. Qu'est-il nécessaire d'ajouter pour qu'une pratique compte comme porteuse du contenu dans le sens pertinent ? La réponse à cette question se trouve dans l'œuvre de Wilfrid Sellars, qui suggère que la classification conceptuelle suppose « la maîtrise des pratiques de donner et de demander des raisons » (Brandom, 1994, p.89). Un perroquet formé pour répondre de manière fiable aux objets rouges en produisant « C'est rouge » ne saisit pas comment « C'est rouge » découle de « C'est écarlate » et implique « Ce n'est pas vert ». Sans une compréhension des « implications inférentielles » (Brandom, 1994, p.89) qui constituent le contenu des états et performances, ce qui semble être l'énonciation d'une proposition n'est qu'une réponse différentielle à un stimulus. En d'autres termes, appliquer un concept nécessite une compréhension de sa signification inférentielle - de quoi il découle et de ce qui découle de lui.

Il est naturel de douter que les rôles inférentiels puissent rendre compte de la richesse de la sémantique. Selon une image familière, l'inférence de « il pleut » (antécédent) à « les rues sont mouillées » (conséquent) est bonne parce que « s'il pleut, alors les rues sont mouillées » (conditionnel). La vérité du conditionnel associée à la vérité de l'antécédent permet de détacher le conséquent. Cela signifie que « il pleut donc les rues sont mouillées » est correct seulement dans la mesure où une prémisse est omise. Le concept en jeu ici est celui de l'inférence formelle, et si l'on devait fonder la sémantique sur ce concept même, la théorie serait ce que Brandom appelle l'hyperinférentialisme, une variété d'inférentialisme où les circonstances d'application non inférentielles (par exemple, être à proximité d'un objet rouge comme une circonstance correcte pour dire « c'est rouge ») et les conséquences de l'application (par exemple, ralentir en réponse à « ralentis ») ne sont pas prises en compte. En ignorant la perception en tant que circonstance et l'action en tant que conséquence de l'application, l'hyperinférentialisme se prive de toute signification empirique (Brandom, 1994, p. 131–132). Si l'on adopte une conception plus large de l'inférence en laissant place à la perception et à l'action, cependant, on obtient un inférentialisme fort.

Brandom adhère à l'inférentialisme fort en plaçant le concept sellarsien d'inférence matérielle au centre de sa théorie. Les inférences matérielles sont correctes lorsqu'elles sont en accord avec les contenus conceptuels qu'elles emploient. Brandom illustre la question de la manière suivante :

consider the inference from "Pittsburgh is to the West of Philadelphia" to "Philadelphia is to the East of Pittsburgh," the inference from "Today is Wednesday" to "Tomorrow will be Thursday," and that from "Lightning is seen now" to "Thunder will be heard soon." It is the contents of the concepts *West* and *East* that make the first a good inference, the contents of the concepts *Wednesday*, *Thursday*, *today*, and *tomorrow* that make the second inference correct, and the contents of the concepts *lightning* and *thunder*, as well as the temporal concepts, that underwrite the third. (Brandom, 1994, p.97-98)

Comme nous pouvons le constater, contrairement à leurs homologues formelles, les inférences matérielles ne nécessitent pas de croire en un conditionnel. Leur rectitude (*correctness*) ne repose pas sur la forme, mais sur un sens primitif de la qualité de l'inférence. En suivant ce qui a été avancé jusqu'à présent, il faudrait ainsi spécifier le rôle qu'a une expression dans des inférences matérielles pour en détailler le contenu sémantique.

Cela peut être fait de manière plus claire en suivant Dummett dans son utilisation d'une définition à la Gentzen pour les expressions du langage naturel. Selon Gentzen (1935), il est possible de donner la signification d'une constante logique en spécifiant de manière schématique les règles de son introduction et de son élimination. Considérons, par exemple, une conjonction booléenne :



Étendant l'approche de Gentzen au langage naturel, Dummett a montré comment on pouvait expliciter le contenu conceptuel d'une expression en spécifiant « les conditions dans lesquelles on est justifié à faire l'énoncé ; et ce qui constitue son acceptation, c'est-à-dire les conséquences de l'accepter » (Dummett, 1973, p. 453). Bien que Dummett n'ait pas fait référence aux inférences matérielles, son modèle à deux aspects montre comment ces dernières peuvent englober la perception et l'action en reconnaissant le passage de quelque chose de non linguistique à quelque chose de linguistique (par exemple, d'un cerf étant sur la route à « il y a un cerf sur la route ») ou de quelque chose de linguistique à quelque chose

d'extra-linguistique (par exemple, de « il y a un cerf sur la route » à moi qui ralentis). Certaines expressions ont des circonstances d'application non inférentielles (en perception) et certaines ont des conséquences d'application non inférentielles (en action).

Suivant Brandom, le vocabulaire logique peut alors être compris comme rendant explicites les implications inférentielles qui constituent les contenus des propositions (Brandom, 1994, p.102). « S'il pleut, alors les rues sont mouillées » rend explicite l'articulation conceptuelle derrière l'inférence matérielle de « Il pleut » vers « les rues sont mouillées ». Bien que cette articulation puisse rester implicite dans ce qui est fait, la rendre explicite dans ce qui est dit la rend apte à agir en tant que prémisse et conclusion dans la pratique rationnelle (Brandom, 1994, p.117). Selon Brandom, ce qui rend un élément de vocabulaire proprement logique est donc sa fonction expressive. Avec ce rôle fondamental établi, le vocabulaire logique peut être « distingué » (Brandom, 1994, p.104) du vocabulaire régulier en tant que fondamentalement expressif et les inférences formelles sont alors à comprendre comme des inférences dont la rectitude n'est pas affectée par la substitution de son vocabulaire non distingué (Brandom, 1994, p.104).

Cette section a exposé le raisonnement derrière l'inférentialisme sémantique de Brandom sur le contenu conceptuel. Trois idées saillantes distinguent sa théorie des approches plus traditionnelles. D'abord, la conviction que la représentation est un primitif inadéquat pour rendre compte du contenu conceptuel et la priorité pragmatique des propositions sur les concepts ont conduit Brandom à rendre compte des contenus conceptuels en termes d'inférence. Ensuite, pour que les implications inférentielles puissent conférer une signification empirique aux divers états et performances, le primitif sémantique sous-tendant l'approche de Brandom est l'inférence matérielle. Finalement, comme les inférences matérielles n'ont pas besoin de vocabulaire logique pour être correctes, Brandom soutient que le vocabulaire logique a une fonction expressive. Bien que ces trois idées constituent une forte alternative aux approches typiques du représentationnalisme, il faut en dire plus sur l'inférence matérielle pour qu'elle joue adéquatement son rôle de primitif sémantique. Sans cela, elle est un explicateur inexplicé, quelque chose que Brandom a reproché au représentationnalisme et à son utilisation de la représentation comme primitif sémantique. Jusqu'à présent dans notre exposition, l'approche Brandom n'explique tout simplement pas pourquoi « Demain sera jeudi » découle de « Aujourd'hui est mercredi », mais pas de « Aujourd'hui est une journée ensoleillée ». Il n'y a pas de norme de rectitude pour les inférences matérielles. La section suivante présente la solution de Brandom quant à ce qui peut sous-tendre une telle rectitude en pratique.

2.4 Le pragmatisme à propos des normes

Brandom cherche une manière de fonder (*ground*) sa sémantique inférentielle en justifiant son utilisation de l'inférence matérielle comme primitif au niveau sémantique. Pour ce faire, il doit fournir une norme de rectitude pour les inférences matérielles, une qui ne fasse pas appel à des notions sémantiques.

Sa stratégie prend d'abord racine dans l'œuvre de Kant :

Kant understands concepts as having the form of rules, which is to say that they specify how something ought (according to the rule) to be done. The understanding, the conceptual faculty, is the faculty of grasping rules – of appreciating the distinction between correct and incorrect application they determine. What is distinctive about judgments and doings – acts that have contents that one can take or make true and for which the demand for reasons is in order – is the way they are governed by rules. They are conceptually contentful and so are subject to evaluation according to the rules that express those contents. Being in an intentional state or performing an intentional action accordingly has a normative significance. (Brandom, 1994, p.8)

Cette signification normative, la possibilité d'être correct ou incorrect dans l'application d'un concept, est au cœur du projet de Brandom. Cela étant dit, concevoir les normes comme des règles explicites (une vision appelée régularisme) pose un problème, car le second Wittgenstein et Sellars ont tous deux montré comment cela conduit à une régression à l'infini. Pour Wittgenstein, la conformité à une règle ne peut pas être le critère ultime de rectitude pour les états et performances, car la conformité à une règle est elle-même une performance, quelque chose qui peut être fait correctement ou incorrectement. Si l'on accepte le régularisme, suivre une règle nécessiterait ainsi une règle de suivi des règles, ce qui nécessiterait une règle pour suivre les règles de suivi des règles et ainsi de suite dans une régression à l'infini. Pour Sellars, les règles prescrivant l'usage approprié des expressions dans une langue donnée doivent être formulées dans un méta-langage qui a des expressions pour les expressions du langage objet. Ce méta-langage sera lui-même contraint par des règles formulées dans un méta-méta-langage, lequel aura des expressions pour les expressions du méta-langage, et ainsi de suite dans une autre forme de régression à l'infini.

La leçon à tirer de ces arguments est que le « stratum ultime des statuts normatifs » (Brandom, 1994, p.20) n'est pas constitué de règles comprises comme des principes explicitement formulés. Il doit être trouvé ailleurs. Les alternatives proposées par Wittgenstein et Sellars ont toutes deux trait à ce qui est fait plutôt qu'à ce qui est dit. Pour Wittgenstein (Wittgenstein, 1953, sect. 199, 202), les règles sont une forme de coutume et les suivre est une pratique. Pour Sellars, les règles prennent racine dans le comportement, ce

qui signifie que toute activité de suivi de règles est effectuée « dans un cadre de règles vivantes » (Sellars, 1980, p. 155). Bien que faire des normes implicites en pratique le stratum ultime des normes sous-tendant la rectitude des états et des performances protège l'approche de Brandom d'une potentielle régression à l'infini, il reste à expliquer comment de telles normes se forment.

Une réponse a priori intéressante à ce défi réside dans le régulisme, lequel affirme que les normes consistent en des régularités de performances (Brandom, 1994, p.26). Selon cette perspective, les acteurs (*performers*) n'ont pas besoin d'avoir à l'esprit une règle explicite, car la norme est implicite dans leur comportement (dans la mesure où leur comportement est régulier). Une règle explicite est alors entendue comme la description théorique d'une régularité. Le régulisme est à première vue protégé contre les arguments de régression, car il offre une conception des normes implicites dans la pratique sur la base desquelles les normes explicites peuvent être entendues. Cependant, il n'en demeure pas moins un problème. Puisque n'importe quelle série de comportements peut être régulière sur plusieurs dimensions, la plupart, voire tous les comportements futurs, seront réguliers sur certaines dimensions et irréguliers sur d'autres. Pour sauver la possibilité d'évaluer les performances futures, le régulisme doit choisir certaines régularités comme étant « d'une manière ou d'une autre privilégiées » (Brandom, 1994, p.28), comme étant alors celles que l'acteur devrait perpétuer. Cette prescription suppose des normes, ce qui signifie que l'approche réguliste, au mieux, repousse la question de ce qui constitue le stratum final des statuts normatifs.

Un autre problème avec le régulisme est qu'il n'a aucun moyen de faire la distinction entre ce qui est régulier en tant que contraint par des normes et ce qui est régulier en raison de son assujettissement à des lois physiques (Brandom, 1994, p. 27). Ceci est problématique puisqu'alors que nous sommes immédiatement soumis aux lois physiques, notre assujettissement à des normes est médié par la conception que nous en avons, par ce que nous considérons comme correct ou incorrect (Brandom, 1994, p.30). Cette médiation par le biais de nos attitudes normatives est ce qui, pour Brandom, permet la possibilité d'erreur ou de récalcitance, montrant ainsi la différence entre la nécessité rationnelle et la nécessité causale. Adopter le régulisme ne permet non seulement pas seulement de rendre compte correctement du dernier stratum des statuts normatifs, il nous fait également perdre des caractéristiques cruciales de la normativité, comme la possibilité de ne pas faire ce que l'on devrait rationnellement faire.

À ce stade, Brandom cherche donc un moyen de rendre compte du dernier stratum des statuts normatifs sans perdre l'implicité de ce dernier ou la normativité elle-même. Il procède en faisant passer les attitudes normatives avant les statuts dans l'ordre de l'explication. Une façon de le faire est par le biais d'une approche rétributive, où la conduite correcte est récompensée et la conduite incorrecte est punie:

In the simplest case, applying a negative sanction might be understood in terms of corporal punishment; a prelinguistic community could express its practical grasp of a norm of conduct by beating with sticks any of its members who are perceived as transgressing that norm. In these terms it is possible to explain for instance what it is for there to be a practical norm in force according to which in order to be entitled to enter a particular hut one is obliged to display a leaf from a certain sort of tree. The communal response of beating anyone who attempts to enter without such a token gives leaves of the proper kind the normative significance, for the community members, of a license. In this way members of the community can show, by what they do, what they take to be appropriate and inappropriate conduct. (Brandom, 1994, p.34)

Ce que Brandom veut ici mettre en évidence est l'aspect fonctionnel de l'approche rétributive et non le chemin potentiel vers la naturalisation des normes à travers la réduction successive des attitudes en désirs, et des désirs en objectifs (Brandom, 1994, p.43). Ce qui est important est que les attitudes pratiques normatives implicites dans les sanctions (par exemple, battre quelqu'un avec des bâtons) peuvent instituer des statuts normatifs (par exemple, la feuille étant une licence).

En se concentrant sur la dimension fonctionnelle de ce qui vient d'être présenté, on peut voir que les attitudes pratiques normatives incarnées dans les sanctions ne doivent pas nécessairement être physiques, mais peuvent également être des altérations de statuts normatifs (Brandom, 1994, p.43). Selon Brandom, on pourrait sanctionner l'échec d'un acteur à présenter une feuille d'un certain type d'arbre en l'empêchant d'assister à un festival local. Ceci instituerait tout de même la norme pertinente selon laquelle on devrait présenter une feuille d'un certain type d'arbre avant d'entrer dans la hutte, mais pas à travers l'administration d'une douleur. En prenant une telle avenue entièrement normative, cependant, l'« attribution de significations normatives aux performances d'une communauté » prend une dimension holistique (Brandom, 1994, p.45). Cela ne pose pas de problème à Brandom, car la question de savoir si les faits normatifs surviennent (*supervene*) sur des faits non normatifs est différente de la question de savoir si les faits concernant les attitudes normatives règlent tous les faits concernant les statuts normatifs (Brandom, 1994, p.47). La forme de pragmatisme normatif considérée ici ne s'intéresse qu'à cette dernière question.

Une inquiétude naturelle devrait bien sûr être que les normes comprises comme instituées par les attitudes normatives des membres de la communauté pourraient ne pas être objectives. Cette inquiétude peut être conçue de deux manières. Premièrement, si les normes sont instituées par des attitudes normatives, ne seront-elles pas ce que chaque membre de la communauté pense qu'elles sont? Deuxièmement, ce modèle n'efface-t-il pas la possibilité que la communauté se trompe sur quelque chose? Le premier de ces soucis peut être abordé en ne considérant pas seulement la possibilité d'erreurs de performances, mais aussi d'erreurs d'évaluation : une fois qu'une norme est instituée, les membres d'une communauté y sont liés et donc la rectitude de leurs performances doit être évaluée selon la norme, qui est elle-même une activité qui peut être faite correctement ou incorrectement. Par exemple, le porteur de bâton peut se tromper en battant quelqu'un qui a en fait réussi à présenter une feuille du bon type d'arbre. La difficulté plus substantielle est relative à la deuxième inquiétude. Selon Brandom, c'est le défi d'expliquer comment le type d'objectivité qui sous-tend la possibilité qu'une communauté entière ait tort peut « se précipiter hors de la soupe sociale de normes qui sont ce que la communauté pense qu'elles sont » (Brandom, 1994, p.54). Ce défi est abordé par Brandom après le déploiement entier de sa théorie, car sa réponse repose sur un aspect particulier de son modèle.

2.5 Le modèle de Brandom: Garder le pointage déontique dans le jeu de donner et demander des raisons

Jusqu'à présent dans ce chapitre, nous avons d'abord vu qu'une sémantique inférentialiste pouvait rendre compte du contenu propositionnel des locutions en spécifiant leur rôle dans des inférences matérielles. Nous avons ensuite vu que le stratum ultime des normes implicites qui doivent sous-tendre les inférences matérielles pouvait être institué par les attitudes normatives des membres d'une communauté, lesquelles prennent la forme de sanctions qui peuvent consister en un retrait ou une attribution de statut normatif.

Dans cette sous-section, nous verrons comment Brandom réussit à construire un modèle qui puisse montrer comment la signification des expressions d'un langage naturel peut être instituée par leur rôle dans des inférences matérielles, ceci tout en assurant que la rectitude de ces inférences est sous-tendue par le genre de normes implicites décrites dans la section précédente.

2.5.1 La tenue de pointage déontique comme modèle à deux aspects

Brandom esquisse son modèle en termes plus ou moins formels en s'appuyant sur les idées avancées dans *Scorekeeping in a language game* de David Lewis (1979). Dans cet article, Lewis utilise la métaphore de la

tenue de pointage dans un jeu comme le baseball pour élucider comment les normes régissent les conversations. Bien que le modèle de tenue de pointage de Lewis soit destiné à faire un travail moins large que celui de Brandom, il est utile de revisiter le premier afin de fournir une base pour comprendre le second.

Comme l'explique Lewis, le pointage complet d'un match de baseball peut être tenu en suivant les points marqués par les visiteurs (rv), les points marqués par l'équipe locale (rh), la mi-temps jouée (h), la manche en cours (i), ainsi que le nombre actuel de prises (s), de balles (b) et de retraits (o). À n'importe quel stade du match, le pointage peut ainsi être exprimé par un septuple tel que $\langle rv, rh, h, i, s, b, o \rangle$. Nous pouvons également noter, suivant Lewis, que le jeu est constitué de manière à ce que le pointage actuel soit partiellement déterminé à la fois par le pointage précédent et le comportement passé des joueurs. Il y a, par ailleurs, des aspects régulatifs au jeu, à savoir que les joueurs devraient chercher à faire des jeux corrects et devraient s'efforcer d'influencer le pointage de manière à rendre leur nombre de points élevé et celui de leurs adversaires bas. Sur la base de ces spécifications, Lewis introduit la notion d'une « fonction des étapes du jeu aux septuples de nombres qui donne le pointage à chaque étape » - également connue sous le nom de fonction de pointage. En prêtant attention aux changements de pointage, nous pouvons voir que

the score function evolves in such-and-such way. We may then simply define the score function as that function which evolves in such-and-such way. [...] Once we have defined the score function, we have thereby defined the score and all its components at any stage. (Lewis, 1979, p. 175)

À partir des définitions de la fonction de pointage et du pointage, on peut définir le jeu correct à un stade donné comme tout comportement qui entretient « telle ou telle relation avec le pointage à ce stade » (Lewis, 1979, p. 175), précisément parce que la fonction de pointage codifie la relation entre le pointage actuel et le comportement actuel (Brandom, 1994, p.181).

Pour illustrer, considérons le scénario suivant. Vous êtes un théoricien ne connaissant strictement rien au baseball et on vous demande d'en comprendre les règles à partir de la simple observation de matchs. Vous voyez un joueur défensif toucher le batteur avec la balle au milieu de sa course et observez le tableau des pointages : le nombre de retraits passe de 2 à 3, puis revient à 0, la mi-temps passe de la 2e à la 1re, et la manche passe de la 3e à la 4e. Sur la base du comportement observé et des changements de pointage,

vous pouvez définir la fonction de pointage en mappant des états précis du jeu à des lectures précises sur le tableau des pointages:

- Quand un batteur est touché avec la balle durant sa course, il est retiré.
- Après trois retraits, la mi-temps se termine.
- Après deux mi-temps, la manche se termine.

La fonction de pointage ainsi explicitée nous fournit les normes régissant le jeu et sur cette base, vous pouvez définir le jeu correct en fonction du stade du jeu et dire, par exemple, qu'un joueur défensif devrait toucher un coureur avec la balle chaque fois que c'est possible.

L'idée principale de Lewis est que cette approche générale peut être appliquée aux conversations envisagées comme des jeux de langage, où les participants peuvent modifier le pointage en effectuant des coups, mais où ce qui compte comme correct est également déterminé par ledit pointage. La manière dont le pointage varie avec les performances - la kinématique (*kinematics*) du pointage - peut être codifiée dans la fonction de pointage conversationnelle, qui détermine par conséquent les performances correctes compte tenu du pointage actuel. Lewis donne de nombreux exemples de ce que le pointage peut suivre, par exemple ce qui est permis, ce qui est plus saillant, ou quelle est la norme de précision actuelle. Plus largement, Lewis nous offre une nouvelle manière d'aborder les échanges linguistiques.

Brandom emprunte la notion de tenue de pointage linguistique pour l'appliquer au jeu de donner et demander des raisons, mais avec une modification considérable. Dans le jeu de Brandom, le pointage suit des statuts normatifs, à savoir les statuts déontiques d'engagement (*commitment*) et d'autorisation (*entitlement*). Par conséquent, ce à quoi un locuteur est autorisé et engagé détermine quels actes de langage il est approprié pour lui de produire; et les actes de langage qu'il produit influent sur ce à quoi il est engagé et autorisé. Le modèle de tenue de pointage déontique de Brandom est ainsi « une généralisation » (Brandom, 1994, p.182) du modèle inférentiel à deux aspects de Dummett, car la signification d'un acte de langage est spécifiée en termes de ses circonstances (ce que le pointage est) et des conséquences de son application (comment cela affecte le pointage). Ce que le modèle de Brandom fait en outre, cependant, est d'aligner une telle sémantique inférentielle avec la pragmatique normative nécessaire pour étayer la rectitude des inférences matérielles qui étaient jusqu'ici traitées comme des expliquants inexplicés:

The link between *pragmatic significance* and *inferential content* is supplied by the fact that asserting a sentence is (among other things) implicitly undertaking a commitment to the correctness of the material inference from its circumstances to its consequences of application (Brandom, 1994, p.118)

En termes de tenue de pointage, affirmer consiste à faire un coup dans le jeu de donner et demander des raisons. La rectitude de ce coup dépend de ce à quoi on était engagé et autorisé ainsi que de ce à quoi on devient engagé et autorisé en faisant ce coup.

2.5.2 Les trois dimensions des pratiques assertoriques et l'institution des statuts déontiques

Pour comprendre le modèle de Brandom, nous devons examiner les pratiques assertoriques sur trois dimensions. La première de ces dimensions concerne les statuts déontiques d'engagement et d'autorisation. Ces notions constituent pour Brandom la version doxastique et assertive des obligations et des permissions. Si je prétends que Milo est un chien, le pointage change et je m'engage à ce que Milo soit un mammifère. Je deviens, par ailleurs, autorisé à croire que Milo a quatre pattes (entre autres choses). De cette position dans le jeu, je pourrais faire un autre coup en disant que « Milo est un mammifère » et devenir ainsi engagé et autorisé à d'autres assertions qui en découlent. Être engagé vis-à-vis de différentes assertions peut également m'empêcher d'être autorisé à en produire d'autres. « Milo est un mammifère », par exemple, est un engagement qui m'empêche d'être autorisé à produire « Milo a le sang froid ». Dans ces cas, les assertions sont dites incompatibles. Bien que ces relations entre les statuts déontiques et la manière dont ils évoluent avec les performances puissent être codifiées dans la fonction de pointage (souvent rendue explicite par des phrases telles que « si Milo est un chien, alors Milo est un mammifère »), il faut en dire plus sur ce qui détermine ce à quoi on est engagé et ce à quoi on est autorisé. Comment ces statuts sont-ils institués?

Comme nous l'avons vu, le dernier niveau de statuts normatifs doit être institué par des pratiques implicites si nous voulons éviter les régressions. Selon le modèle de Brandom, l'engagement et l'autorisation sont institués par les pratiques de considérer ou de traiter les autres comme engagés ou autorisés. Je ne suis engagé à dire que « Milo est un mammifère » que si l'on considère que je suis engagé à le dire. Pour mieux comprendre comment cela peut être le cas, il est utile de considérer l'autorisation assertorique comme une simple autorisation et l'engagement comme une forme de responsabilité en examinant des cas simples fournis par Brandom (Brandom, 1994, p. 161-163). Le premier de ces cas est l'utilisation d'un billet autorisant l'entrée quelque part, disons dans un théâtre. Selon Brandom, l'autorité d'un billet en tant que licence d'entrer quelque part est instituée par la disposition réactive différentielle

du portier à laisser entrer les personnes munies d'un billet et non celles sans un tel billet, classifiant ainsi les individus comme étant autorisés à entrer ou non. L'attitude normative de considérer ou de traiter quelqu'un comme autorisé institue le statut normatif d'autorisation.

De même, Brandom propose un cas simple où l'engagement compris en termes de responsabilité est institué par les pratiques de considérer quelqu'un comme engagé. Au XVIIIe siècle, les hommes recrutés volontairement par l'armée britannique recevaient un paiement initial d'un schilling. Accepter ce paiement ou « prendre le schilling de la reine » avait la signification d'un contrat. Malheureusement, le schilling était parfois utilisé comme moyen de presse en le donnant à des individus ivres. Une fois sobre, ces individus se rendaient compte de ce que leur prise du schilling signifiait. Ils étaient maintenant traités comme des membres de l'armée, ce qui signifiait qu'ils seraient passibles de sanctions s'ils n'honoraient pas le prétendu contrat. Leur statut, celui d'un militaire, était institué par les pratiques des recruteurs. S'ils ne respectaient pas leur engagement, leur statut de déserteur était institué par les pratiques d'un tribunal militaire. En étant considérés ou traités comme engagés au service de l'armée, ils devenaient effectivement engagés. Les changements d'attitude entraînaient un changement de statut.

Pour mieux comprendre comment les attitudes peuvent engendrer des statuts dans le jeu de donner et demander de raisons, nous devons examiner les deux autres dimensions des pratiques assertoriques. En présentant l'engagement et l'autorisation, nous avons vu comment une personne qui fait une assertion devient engagée et autorisée à d'autres assertions. C'est ce que Brandom appelle les « conséquences inférentielles intrapersonnelles des changements de statut déontique » (Brandom, 1994, p.169), mais l'héritage des statuts déontiques peut également être communicatif. Ma déclaration selon laquelle « Milo est un chien » vous autorise à la répéter et si vous choisissez de prendre cet engagement, alors vous devenez engagé et autorisé à ce qui en découle. De cette dimension sociale, une autre émerge. L'autorité inférentielle, la capacité d'autoriser les autres et soi-même, s'accompagne de la responsabilité inférentielle, l'obligation de justifier ou de défendre son autorisation à une assertion (Brandom, 1994, p.173). De manière paradigmatique, la justification se produit par la production d'autres assertions à partir desquelles l'assertion défendue découle, mais elle peut également se faire en reportant le fardeau justificatoire à un autre asserteur en faisant appel à son autorité ou en revendiquant sa propre fiabilité en tant que percepteur dans le cas des assertions empiriques. Je peux, par exemple, justifier ma déclaration selon laquelle Milo est un chien en expliquant pourquoi je crois qu'il l'est, mais je peux aussi dire « l'employé du refuge me l'a dit » ou « je sais quand je vois un chien ».

Le besoin potentiel de défendre des assertions présuppose bien sûr qu'elles puissent être contestées (Brandom, 1994, p.171). Sous sa forme la plus simple, la contestation d'une assertion est la production d'une autre assertion incompatible avec la première (Brandom, 1994, p.178). Notez que tandis qu'un asserteur a la responsabilité de défendre ses assertions, cette responsabilité est conditionnelle à la contestation réelle de l'assertion. Sinon, l'asserteur est considéré comme étant autorisé à l'assertion. Cette « structure d'autorisation par défaut et de contestation » (Brandom, 1994, p.177) est une façon pour Brandom d'éviter une autre régression, cette fois-ci la régression fondationnelle de la justification:

Even if all of the methods of demonstrating entitlement to a commitment are regressive [...], a grounding problem arises in general only if entitlement is never attributed until and unless it has been demonstrated. If many claims are treated as innocent until proven guilty – taken to be entitled commitments until and unless someone is in a position to raise a legitimate question about them – the global threat of regress dissolves (Brandom, 1994, p.177)

Une notion clé pour comprendre comment la structure d'autorisation par défaut et de contestation résout le scepticisme radical ou global est la notion de contestation légitime. Étant donné que les contestations à une assertion sont simplement d'autres assertions dans le modèle de Brandom, elles peuvent également être contestées. En d'autres termes, un contestataire doit être autorisé à contester (Brandom, 1994, p.179)

Avec les trois dimensions assertionnelles à l'esprit (autorisation/engagement, intrapersonnelle/communicationnelle, et autorité/responsabilité), nous pouvons maintenant voir comment les attitudes instituent des statuts dans le jeu de donner et demander des raisons. Plus tôt, nous avons dit que les assertions auxquelles un asserteur est autorisé ont le pouvoir d'autoriser d'autres personnes par la communication. Selon Brandom, cette autorisation peut être vue comme l'émission d'un billet d'inférence, ce qui signifie que l'asserteur a l'autorité d'un émetteur de billets. L'autorité et la responsabilité étant « coordonnées et proportionnées » (Brandom, 1994, p.179), le fait pour un asserteur de ne pas remplir sa responsabilité justificative lors d'une contestation annule donc son autorité par rapport à l'assertion contestée, ce qui signifie que cette assertion n'est pas traitée comme un billet d'inférence par les autres. La perte de l'autorité peut alors être comprise comme une sanction interne suffisante pour altérer le statut de l'asserteur comme autorisé à son assertion. Fonctionnellement, ceci équivaut à être exclu d'un festival local en conséquence de ne pas avoir présenté une feuille de l'arbre approprié pour entrer dans la hutte. Comme nous pouvons nous en rappeler, la perte de statut peut être une sanction instituant un statut si nous acceptons une approche holistique des normes. Dans le modèle de Brandom, ce qui rend un locuteur engagé ou autorisé à une assertion est le traitement de sa

performance comme autorisante ou engageante par d'autres, ce traitement prenant la forme de contestations ou de l'absence de contestations.

2.5.3 Pointage déontique et objectivité

Pour expliquer comment les pratiques de tenue de pointage déontique que nous avons décrites peuvent engendrer le type d'objectivité pouvant sous-tendre le fait qu'une communauté entière puisse se tromper, Brandom utilise ce qu'il appelle le caractère social-perspectif (*social-perspectival*) des contenus propositionnels et le caractère social-perspectif de la distinction entre statut normatif et attitude (Brandom, 1994, p.497). Il fonde l'aspect proprement représentationnel de l'esprit et du langage sur les « différences sociales de perspective inférentielle » (Brandom, 1994, p.529).

Le caractère social-perspectif des contenus propositionnels découle de la nécessité fondamentale pour les contenus propositionnels d'être spécifiés d'un certain point de vue, c'est-à-dire de la perspective « fournie par un répertoire d'engagements et d'attitudes d'arrière-plan » (Brandom, 1994, p.497). Ce phénomène sémantique trouve son pendant pragmatique dans le caractère social-perspectif de la distinction entre les statuts normatifs et les attitudes. Lorsqu'un locuteur fait une assertion, il peut y avoir une divergence entre ce à quoi il pense être engagé et ce à quoi les autres pensent qu'il est réellement engagé. À titre d'illustration, vous pouvez imaginer comment un adulte moyen et un ornithologue différencieraient dans l'explicitation du contenu de « Les merles d'Amérique sont des oiseaux migrateurs ». Je pourrais dire que les merles d'Amérique sont des oiseaux migrateurs et me considérer autorisé à dire « Les merles d'Amérique n'aiment pas les températures plus basses ». En revanche, un ornithologue pourrait ne pas me considérer autorisé à une telle assertion, car les comportements migratoires ne s'expliquent pas exclusivement par des changements de températures et de climats, mais aussi par des besoins de reproduction et de nidification, ou encore des changements dans la durée du jour. Pour l'ornithologue, il y a donc une différence claire entre ce à quoi je pense être autorisé et engagé (attribution de dicto) et ce à quoi je suis réellement autorisé et engagé (attribution de re). Ici, le caractère social-perspectif des contenus propositionnels est amplifié par une importante différence en matière d'éducation sur les oiseaux. Cela dit, deux ornithologues pourraient être très compétents tout en différant dans leurs répertoires d'engagements et d'attitudes d'arrière-plan. Pour le premier ornithologue, il y aura parfois une divergence entre ce à quoi le deuxième ornithologue est autorisé et engagé (de re) et ce à quoi il pense être engagé et autorisé (de dicto). Inversement, le deuxième ornithologue distinguera également parfois

ce à quoi le premier ornithologue pense être engagé et autorisé (de dicto) et ce à quoi il est réellement autorisé ou engagé (de re).

En mettant l'accent sur la dualité entre les attributions de re et de dicto, nous soulignons la « possibilité permanente d'une distinction entre la façon dont les choses sont et la façon dont elles sont considérées être » (Brandom, 1994, p.597). La vision qui en résulte est que l'objectivité conceptuelle ne peut être appréciée qu'en tant qu'aspect structurel du jeu de donner et demander des raisons, car les contenus conceptuels sont « essentiellement expressivement perspectifs » (p.590). En tant que tel, un simple accord ne garantit pas l'objectivité. Même si le monde entier venait à être d'accord sur un sujet particulier, la possibilité d'une divergence entre la façon dont la communauté considère les choses et la façon dont les choses sont réellement demeure. Et bien que l'on ne puisse jamais être certain au sens cartésien, l'objectivité en tant que rectitude représentationnelle est quelque chose que nous pouvons rechercher dans la mesure où nous nous efforçons de perfectionner notre répertoire d'engagements et d'attitudes par leur examen et leur remise en question.

2.6 Conclusion du chapitre

Dans ce chapitre, j'ai présenté l'inférentialisme sémantique de Brandom. Nous avons d'abord vu les raisons qui motivent Brandom à laisser de côté les approches représentationnalistes de l'intentionnalité, pour ensuite détailler les considérations pragmatiques qui fournissent le point de départ de son projet. L'inférentialisme sémantique dans ses grandes lignes fut alors introduit avec l'inférence matérielle comme primitif sémantique au centre de l'approche. Puisqu'il faut une norme de rectitude pour les inférences matérielles, nous avons exposé le raisonnement de Brandom sur les critères qu'un modèle normatif doit satisfaire pour bien effectuer le travail. Une fois que ce à quoi la sémantique inférentialiste et la pragmatique normative doivent ressembler fut établi, nous avons exploré le modèle de jeu de langage de Brandom : le jeu de donner et demander des raisons. Son modèle s'inspire fortement de celui de Lewis, mais diffère de ce dernier en ceci que le pointage suit les statuts déontiques d'autorisation et d'engagement. Nous avons finalement vu les trois dimensions des pratiques assertoriques, en plus d'expliquer comment elles instituent les statuts déontiques et comment elles permettent de comprendre la place de l'objectivité au sein du modèle.

Dans le prochain chapitre, nous verrons comment le modèle de Brandom permet de comprendre pourquoi les génériques sociaux pernicious sont faux grâce à la possibilité de tenir compte des conséquences

déoulant d'une assertion dans l'évaluation de sa valeur de vérité. Nous terminerons par des réponses à de potentielles objections.

CHAPITRE 3

DE MAUVAIS À FAUX : INFÉRENTIALISME, VÉRITÉ ET GÉNÉRIQUES PRÉJUDICIALES

Dans ce chapitre, je montre comment l'inférentialisme sémantique résout le problème que nous avons introduit dans le chapitre I. Tout d'abord, j'explique comment l'inférentialisme peut rendre compte des génériques à la fois d'un point de vue descriptif et normatif. Une fois cela fait, je propose un aperçu de la manière dont il a déjà traité certaines formes de langage pernicieux. Ensuite, je m'appuie sur cette stratégie pour montrer comment nous pouvons reconnaître les génériques comme étant faux en fonction des croyances et des actions qu'ils autorisent. Ce chapitre se clôture avec des réponses à certaines objections potentielles.

3.1 Comment l'inférentialisme peut-il rendre compte des génériques ?

Avant de voir comment l'inférentialisme peut résoudre notre principal défi, nous devons d'abord voir comment l'inférentialisme peut rendre compte des génériques en tant que tel. Dans le premier chapitre, nous avons discuté des génériques tels qu'ils sont examinés en psychologie et en philosophie. Dans les deux disciplines, l'objectif semble être de dresser l'inventaire des données pertinentes et de les expliquer. Si nous devons expliquer comment l'inférentialisme peut rendre compte des génériques, cependant, des distinctions doivent être faites concernant ce qui est compris comme pertinent et ce qui est entendu par le fait de rendre compte des données.

En psychologie expérimentale, les données recherchées consistent souvent (quoique non exclusivement) en un catalogue de transitions entre le langage générique et le langage non générique. Dans sa forme générale, la méthodologie repose sur la présentation d'un énoncé à des sujets et sur l'observation de la manière dont ils acceptent ou produisent d'autres énoncés sur cette base. À titre d'illustration, nous pouvons examiner différentes études. En 1998, Gelman et al. ont mis en place une tâche de lecture de livres pour examiner l'apport maternel concernant les catégories. Les mères lisaient des livres d'images avec leur enfant et les chercheurs prenaient note de ce qui était dit. Ce faisant, les chercheurs ont constaté, entre autres choses, que les mères pouvaient produire une généralisation générique basée sur une seule observation d'une classe de référence unaire (« c'est un tamia. Et ils mangent le gland », (Gelman *et al.*, 1998)). Plus d'une décennie plus tard, Cimpian et al. ont été très explicites dans l'exposition d'une approche similaire :

[...] we provided participants with facts about novel categories (animals from “a remote island”) and collected two measures. First, we determined what the average prevalence level

is that leads to acceptance of these facts in generic form. For example, would participants judge the generic “Lorches have purple feathers” to be true if they were told that 10% of lorches have purple feathers? What if 30% of lorches have them, or 50%, or 70%, or 90%? Second, we determined what average prevalence level is implied by a generic statement. For example, when provided with the generic “Lorches have purple feathers,” what percentage of lorches would participants estimate to have this feature?. (Cimpian *et al.*, 2010a, p. 1455-1456)

Enfin, cette approche est exemplifiée dans une étude de (2021) de Leshin, Leslie et Rhodes où des enfants ont visionné des vidéos sur les Zarpies (une catégorie sociale fictive) et devaient répondre à des questions sur les Zarpies par la suite. Les vidéos contenaient des énoncés génériques, le but de l'étude étant d'accroître notre compréhension de la manière dont le langage générique suscite l'essentialisme psychologique. Dans les trois études - et d'innombrables autres -, les données sur lesquelles les chercheurs théorisent se résument à une description de ce qui suscite le langage générique, de ce que le langage générique suscite, ou les deux. La discussion générale de ces articles fournit alors généralement des indices sur les raisons pour lesquelles ces schémas peuvent être observés en faisant appel à notre appareillage cognitif, à des considérations évolutives, à la structure présumée de nos concepts, etc.

En ce qui concerne la philosophie et la linguistique, on y vise principalement à expliquer la valeur de vérité des énoncés génériques en élaborant des théories qui agissent comme des fonctions attribuant à chaque énoncé générique sa valeur de vérité, ceci avec la promesse implicite que la théorie s'appliquera également aux énoncés génériques qui n'ont pas encore été entendus. Généralement, la théorie est construite et testée autour d'un ensemble d'énoncés génériques ayant des valeurs de vérité intuitivement évidentes. À titre d'illustration et pour fournir un point de départ à leur analyse, les théoriciens fourniront ainsi souvent au lecteur une liste d'énoncés génériques vrais et faux - Leslie (2008, p. 12–13), Nickel (2016, p. 13), et Sterken (2017, p. 1-2) sont de bons exemples. Ces énoncés génériques sont censés avoir des valeurs de vérité évidentes et non controversées, mais il est important de noter qu'un lecteur peut se trouver en désaccord avec la valeur de vérité d'un énoncé générique fourni. Pour ma part, je n'ai jamais été convaincu que « Les granges sont rouges » est une affirmation vraie. Bien que l'on puisse se demander si la validité apparente d'une théorie dépend des exemples choisis lors de son exposition, je crois que nous pouvons néanmoins accepter des arguments utilisant des phrases légèrement contre-intuitives dans la mesure où il est possible de les substituer par d'autres phrases dont le fonctionnement est similaire. « Les chiens portent des colliers » fonctionne bien pour moi au lieu de « Les granges sont rouges » et après

l'avoir regardé à la lumière d'une théorie pertinente, je peux apprécier comment « Les granges sont rouges » pourrait être vrai.

Je comprends cette méthode comme étant similaire à l'équilibre réflexif entendu comme « l'ajustement mutuel des principes et des jugements à la lumière d'arguments et de théories pertinents » (Knight, 2023). Les principes généraux sous-tendant l'acceptation des énoncés génériques sont d'abord élaborés sur la base de cas clairs, puis les cas ambigus ou moins intuitifs sont résolus par les principes nouvellement élaborés. Parfois, la force explicative d'une théorie peut même justifier l'approbation d'un énoncé générique peu intuitif (« les mammifères pondent des œufs » dans la théorie de Nickel). Sinon, une phrase peut être trop peu intuitive pour être approuvée ou trop intuitive pour être mise de côté, ce qui conduit au rejet de la théorie examinée (par exemple, « Les humains sont autistes » dans la théorie de Cohen).

Ce processus peut être compris dans le cadre de l'inférentialisme comme une forme spécifique de rationalité réflexive, la théorisation philosophique des conditions de vérité ou des conditions d'acceptabilité des énoncés génériques étant une manière d'explicitier une partie du réseau inférentiel auquel ils sont liés:

Formulating as an explicit claim the inferential commitments implicit in the content brings it out into the open as liable to challenges and demands for justification, just as with any assertion. In this way explicit expression plays an elucidating role, functioning to groom and improve our inferential commitments and so our conceptual contents (Brandom, 1994, p.127)

En révélant la forme logique des énoncés génériques, les théoriciens établissent des principes généraux sous-tendant la vérité ou la fausseté des énoncés génériques donnés. L'examen de ces principes rend à son tour explicites de nouveaux engagements, certains d'entre eux étant des énoncés génériques qui devraient être jugés vrais (ou faux) si nous devons accepter les principes examinés. Alors que certains peuvent être légèrement étranges, d'autres peuvent poser de graves problèmes et la théorie pourrait donc nécessiter un travail supplémentaire. Un tel processus d'éclaircissement est décrit par Brandom comme « la découverte et la réparation de concepts discordants » (Brandom, 1994, p.130), commençant par ce que nous endossons et avançant vers ce qui devrait être endossé. Il comporte donc à la fois une composante descriptive et une composante normative.

Ceci nous mène à noter qu'à certains égards, l'aspect descriptif de la théorisation philosophique autour des énoncés génériques a été étroit dans sa visée. Tout d'abord, jusqu'à présent, elle s'est principalement

appuyée sur les intuitions des philosophes pour théoriser, une pratique qui a fait l'objet de critiques au cours des deux dernières décennies, car elle pourrait entraîner divers biais étant donné la formation et la provenance largement homogènes des philosophes (Nadelhoffer et Nahmias, 2007). En théorie, ce piège potentiel peut être contourné en se basant sur des méthodes et des résultats empiriques pour s'assurer que ce qui est considéré comme partagé entre locuteurs l'est vraiment. Deuxièmement, les philosophes se sont jusqu'à présent concentrés uniquement sur ce dont un énoncé générique découle en termes de conditions de vérité ou de motifs d'acceptation, en ignorant ce qui découle d'un énoncé générique, ce pour quoi il est un motif. Cette omission est problématique, car des propositions peuvent partager des motifs de déclaration tout en différant dans leurs conséquences d'application. Considérez ces exemples de Brandom (Brandom, 1994, p.121) : « Je prévois d'écrire un livre sur Hegel » et « J'écrirai un livre sur Hegel ». Ces deux propositions peuvent être émises dans les mêmes circonstances, à savoir des circonstances où l'on croit qu'on écrira un livre sur Hegel, mais elles n'ont pas les mêmes conséquences d'application, car la deuxième nous engage à écrire effectivement un livre sur Hegel. Cette lacune est résolue en utilisant un modèle à deux aspects ou simplement en tenant compte de ce qu'un énoncé générique suscite comme réponse.

À ma connaissance, aucune approche aux énoncés génériques n'a pris en compte leurs conséquences d'application. Cela étant dit, certaines approches philosophiques, comme celles de Tessler et Goodman ou de Leslie, sont assez informées par des considérations relatives à la psychologie cognitive pour les empêcher d'être accusés de ne compter que sur leurs propres intuitions. L'inférentialisme peut nous amener plus loin dans cette direction si nous comprenons le travail des psychologues cognitifs comme une explicitation de ce qui est implicite dans la pratique linguistique des locuteurs réguliers et non formés philosophiquement. Puisque la psychologie cognitive nous informe sur ce à quoi un énoncé générique est une réponse et ce à quoi il répond, ses résultats peuvent être reformulés en termes inférentialistes pour offrir un remède à l'étroitesse de visée observée dans la théorisation philosophique autour des génériques. Il est également intéressant de noter que cette reformulation ne nécessite que quelques modifications aux énoncés présentant les résultats. Généralement, la discussion générale des études empiriques contiendra des formulations comme celles-ci:

- “[...] theory-based knowledge is sufficient, independently of prevalence, to lead to acceptance of a generic statement” (Cimpian *et al.*, 2010b, p. 274)

- « [...] children who were repeatedly exposed to generic statements tended to believe that fixed abilities are needed for most activities [...] » (Daeun Park *et al.*, 2016, p. 7)
- “[...] parents who held the belief that trait categories are stable over time were more likely to produce generics” (Gelman *et al.*, 2014, p. 936)

De telles formulations peuvent être adaptées pour en faire des principes en les généralisant et en les débarrassant de certaines formes d’atténuation épistémique. Bien sûr, une telle approche ne nous fournit pas une manière simple et quasi algorithmique de déterminer si un énoncé générique est vrai. Elle nécessite un travail autour d'ensembles spécifiques d'énoncés génériques, qu'il s'agisse d'énoncés génériques sur les types naturels, les groupes sociaux, les catégories et propriétés statistiquement corrélées, etc. Ce que nous pourrions obtenir avec temps et efforts, semble-t-il, est un réseau d'implications non monotones entre divers états propositionnels, ce qui n'est pas loin du modèle disjonctif de Leslie, à deux exceptions près. La première réside en une possibilité théoriquement intégrée de révision du sens là où l'usage courant est défaillant (par l'explicitation et la remise en question de nos engagements assertoriques). La deuxième est la prise en compte de ce qui découle d'un énoncé générique, une caractéristique qui se révélera cruciale pour notre démonstration.

Ici, il est pertinent de noter que le fait que nous devions traiter différents groupes d'énoncés génériques séparément en fonction du type de catégories et de propriétés qu'ils présentent ne devrait guère surprendre. Le modèle disjonctif de Leslie est spécifiquement conçu ainsi parce qu'il lui faut additionner plusieurs manières de rendre compte des énoncés génériques en une seule approche, Nickel permet divers ensembles de stratégies explicatives au sein de sa théorie puis Tessler et Goodman utilisent la prévalence a priori pour incorporer des considérations basées sur la théorie. Sterken, bien sûr, est très explicite dans son désir de rendre sa théorie aussi flexible que possible. Que nous examinions une approche résolument descriptive ou entièrement normative des énoncés génériques, nous devrions nous attendre à beaucoup de localité dans l'analyse. Comme le dit Brandom en parlant de l'amélioration de nos concepts :

This is not the sort of a question to which one ought to expect or even welcome a general or wholesale answer. Grooming our concepts and material inferential commitments in the light of our assertional commitments [...] and the latter in the light of the former is a messy, retail business (Brandom, 1994, p.130)

Les résultats en psychologie cognitive pointent également vers la nécessité d'un traitement quelque peu fragmenté des généralisations génériques en raison de leur sensibilité aux facteurs liés au contenu (Leslie & Lerner, 2022). En effet, il n'est pas rare que les chercheurs circonscrivent leurs expériences autour de domaines de catégories spécifiques (par exemple, les artefacts, les animaux ou les groupes sociaux) ou comparent les inférences à partir d'énoncés génériques impliquant différents domaines de catégories. La nécessité de plusieurs lignes d'analyse en ce qui concerne les énoncés génériques ne devrait donc pas être perçue comme une faiblesse ou comme une particularité de l'inférentialisme.

3.2 Vérité et conséquences

L'objectif général de ce projet est de trouver un moyen de distinguer les bons énoncés génériques des mauvais. Ma suggestion est d'utiliser l'inférentialisme pour y parvenir. Dans la section précédente, nous avons vu comment l'inférentialisme peut rendre compte de la signification des énoncés génériques grâce à l'explicitation des principes inférentiels impliquant les énoncés génériques. Méthodologiquement, cela peut être fait en utilisant d'une part des résultats empiriques en psychologie cognitive pour décrire les pratiques linguistiques réelles des locuteurs et, d'autre part, en tirant profit d'une forme de rationalité réflexive pour perfectionner nos inférences impliquant les énoncés génériques. Ces deux facettes ont été décrites comme liant les perspectives descriptives et normatives sur notre objet d'étude. Maintenant, la question est de savoir comment cette approche peut résoudre le défi que nous avons introduit dans le chapitre I. L'idée est d'expliquer pourquoi les mauvais énoncés génériques sont faux en se basant sur les actions problématiques qu'ils autorisent. Je peux arriver à cette conclusion, car au sein de l'inférentialisme, le concept de vérité est défini sur la base du concept d'inférence plutôt que l'inverse. Étant donné que certains énoncés génériques autorisent systématiquement des actions problématiques, je peux les classer comme étant des mauvais coups dans le jeu de donner et demander des raisons. Dans la prochaine sous-section, nous verrons des exemples d'utilisation de l'inférentialisme pour rendre compte de certaines formes de langage pernicieux. Ensuite, j'expliquerai comment nous pouvons passer de considérer un énoncé générique comme nuisible à le considérer comme étant faux.

3.2.1 Dummett, Brandom et Tirrell sur le langage pernicieux

Dans *Genocidal language games* (2012), Lynne Tirrell utilise l'inférentialisme pour expliquer comment les termes péjoratifs ont contribué à « jeter les bases sociales du génocide des Tutsi au Rwanda en 1994 » (Tirrell, 2012, p. 175). Après nous avoir fourni un peu d'histoire et avoir introduit quelques termes péjoratifs utilisés pour décrire les individus Tutsi avant le génocide (par exemple Inyenzi, Inzoka), elle

présente les caractéristiques clés des termes péjoratifs. Selon elle, les termes profondément péjoratifs doivent:

1. Faire de leurs cibles des membres d'un groupe extérieur (fonction d'appartenance).
2. Faire en sorte que leurs cibles soient perçues comme partageant une caractéristique essentielle qui les rend inférieures aux autres (condition d'essentialisme).
3. Être émis au sein d'un réseau d'oppression et de discrimination (condition d'ancrage social)
4. Avoir d'autres fonctions sociales, telles que déterminer ce qui est considéré comme un comportement approprié (caractéristique de variation fonctionnelle)
5. Engendrer des actions dans un contexte donné (condition de production d'actions).

Tirrell soutient en outre que grâce à ces cinq caractéristiques, Inyenzi « a joué un rôle crucial dans l'autorisation du génocide de 1994 » (Tirrell, 2012, p. 177).

Son explication de cette autorisation utilise des concepts centraux à l'inférentialisme. Elle repose sur l'intuition selon laquelle « les jeux de langage de la vie réelle sont intégrés dans des modes de vie, et donc les actions dans le jeu entraînent des permissions modifiées régissant les comportements au-delà du jeu » (Tirrell, 2012, p. 210). Une caractéristique intéressante de son approche - et de l'inférentialisme en général - est qu'un locuteur peut faire une assertion sans comprendre pleinement ses ramifications inférentielles. Comme le souligne Tirrell, un garçon de 10 ans peut utiliser le mot anglais « fag » sans une compréhension suffisante de ce qu'est l'homophobie et les crimes de haine contre les homosexuels. Néanmoins, son utilisation de ce terme péjoratif autorise une série d'assertions et d'actions qui sont au moins hautement problématiques. Selon Tirrell, les intentions passent au second plan lorsqu'il s'agit d'expliquer la transition de la parole à l'action. En effet, les actions qui deviennent acceptables grâce à l'utilisation de termes péjoratifs spécifiques sont principalement déterminées par les inférences matérielles généralement associées à ces termes. Si un groupe de personnes est considéré comme inyenzi (cafard), alors ils sont vils, se reproduisent rapidement, sont vus la nuit et, surtout, doivent être exterminés. En utilisant « inyenzi » pour autoriser de tels mouvements, on mine selon Tirrell « la logique même du jeu [de donner et de demander une raison] » (Tirrell, 2012, p. 216), lequel ne devrait donc pas être utilisé. Ce qui est finalement problématique avec les termes péjoratifs, c'est ce qu'ils autorisent, ce qui signifie que nous devrions nous abstenir de les utiliser en raison de leur production inférentielle.

La stratégie de Tirrell vis-à-vis des termes péjoratifs est étroitement liée à la stratégie de Brandom vis-à-vis de la discussion des termes péjoratifs et de l'harmonie, laquelle s'appuie sur le travail de Dummett. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le jeu de donner et demander des raisons de Brandom est redevable à l'inférentialisme de Gentzen sur les constantes logiques. Cependant, l'approche de Gentzen a été critiquée par Arthur Prior (1960) parce qu'elle ne pouvait vraisemblablement pas exclure la possibilité d'une constante logique tonk, dont la règle d'introduction serait celle de la disjonction tandis que sa règle d'élimination serait celle de la conjonction. À partir de A, nous pourrions introduire A tonk B et à partir de A tonk B, nous pourrions en déduire B, ce qui signifie que la présence de tonk dans une langue rendrait tout probable. Dans une réponse célèbre, Nuel Belnap (1962) a souligné qu'en commençant avec une langue dans laquelle tonk serait absent, nous pourrions voir la faute qu'elle entraîne en considérant comment elle viole le principe de conservativité, qui stipule qu'une extension à une langue ne devrait pas entraîner une conclusion dans laquelle la constante ajoutée n'apparaît pas, à moins que cette conclusion ne découle déjà de ce qui était déjà disponible avant l'extension.

La réponse de Belnap au défi de Prior est réinvestie chez Dummett dans le concept d'harmonie entre les conditions d'assertion d'une phrase et les conséquences de son acceptation, laquelle est utilisée pour rejeter les termes péjoratifs tels que « Boche » :

The condition for applying the term to someone is that he is of German nationality; the consequences of its application are that he is barbarous and more prone to cruelty than other Europeans. We should envisage the connections in both directions as sufficiently tight as to be involved in the very meaning of the word: neither could be severed without altering its meaning. Someone who rejects the word does so because he does not want to permit a transition from the grounds for applying the term to the consequences of doing so. The addition of the term 'Boche' to a language which did not previously contain it would be to produce a nonconservative extension, i.e. one in which certain statements which did not contain the term were inferrable from other statements not containing it which were not previously inferrable. (Dummett, 1973, p. 454)

Bien que le concept d'harmonie ne semble pas recevoir une définition entièrement explicite et sans ambiguïté, il semble englober plus que la simple conservativité. Dans le projet de Dummett, il est nécessaire que les principes d'introduction et d'élimination des expressions au sein d'une langue soient cohérents d'une manière qui les rende compréhensibles dans une attribution systématique de contenu (Steinberger, 2011). Ainsi, il est admis que certaines pratiques linguistiques en usage puissent être défectueuses d'une manière nécessitant leur révision ou leur abandon (« Boche » en est un exemple).

Brandom est d'accord avec la plupart de ce qui est avancé par Dummett, mais il diverge en rapport aux raisons pour lesquelles nous devrions rejeter les termes péjoratifs. Selon lui, la non-conservativité n'est pas le problème, car permettre à certaines expressions d'apporter un contenu nouveau est une caractéristique souhaitée des langues naturelles. Sans cela, les expressions ne pourraient impliquer que des inférences matérielles qui sont implicites dans les expressions déjà employées, ce qui prive de ce que Brandom appelle un contenu substantiel. Cela entraverait à son tour le progrès conceptuel, car il repose souvent sur l'introduction d'un contenu nouveau. Brandom donne un exemple et explique:

The concept *temperature* was introduced with certain criteria or circumstances of appropriate application and with certain consequences of application. As new ways of measuring temperature are introduced, and new consequences of temperature measurements adopted, the complex inferential commitment that determines the significance of using the concept of temperature evolves. (Brandom, 1994, p. 127)

Selon Brandom, le problème avec un mot comme « Boche » ne réside pas dans la nouveauté du contenu qu'il amène, mais plutôt dans le fait qu'il est inapproprié ou indéfendable. Néanmoins, la réponse à une telle expression est la même avec Brandom qu'avec Dummett : nous devrions refuser de l'utiliser dans la mesure où nous refusons de permettre une transition de quelqu'un étant allemand à quelqu'un étant cruel.

Pour Brandom et Tirrell, les termes péjoratifs et autres expressions péjoratives ne devraient pas être assertés en raison de leurs conséquences inférentielles, c'est-à-dire de ce qu'ils autorisent en termes d'assertions, de croyances et d'actions. En suivant ce raisonnement, il est facile de comprendre pourquoi nous ne devrions pas utiliser de termes génériques pernicioseux : ils conduisent à l'amplification, à la dégradation, à l'enracinement, et ils autorisent potentiellement des attentes et des actions problématiques envers les groupes sociaux qu'ils concernent. Cependant, nous devons aller plus loin si nous voulons passer de l'affirmation selon laquelle ils ne devraient pas être prononcés à l'affirmation selon laquelle ils sont faux.

3.2.2 De mauvais à faux

Souvent en philosophie, l'approche par défaut à la vérité est présentée en termes de correspondance. Une phrase est vraie si et seulement si ce à quoi elle correspond est le cas. Cette correspondance est parfois comprise comme similaire à la relation entre une carte ou une image et ce qu'elle représente (Blackburn, 2018, p. 17), mais elle peut également être envisagée comme des phrases devant être appariées à des faits comme dans un jeu d'association (Price, 2008). Bien que la théorie de la vérité correspondance soit

assez intuitive, de nombreux philosophes ont mis en doute son pouvoir explicatif, craignant qu'elle n'exprime que de simples banalités ou que notre compréhension des « faits en tant que catégorie, et de la correspondance en tant que relation » (Blackburn 2018, p. 18) soit insuffisante ou lacunaire. Ces préoccupations s'aggravent lorsque nous en arrivons aux énoncés éthiques ou esthétiques où le genre de faits devant être réalisés pour qu'ils soient vrais est difficilement déterminable.

De telles préoccupations peuvent être dissipées si nous adoptons une conception différente de la vérité. Lorsqu'elle est définie de manière pragmatique, la vérité est comprise comme ayant un lien essentiel avec « le succès dans l'action » (Blackburn 2018, p. 39). Dans l'inférentialisme, cela se traduit par la vérité étant définie sur la base de ce qu'est une bonne inférence, une inférence correcte. Comme l'exprime Brandom,

The standard way is to assume that one has a prior grip on the notion of truth, and use it to explain what good inference consists in. Rationalist or inferentialist pragmatism reverses this order of explanation also. It starts with a practical distinction between good and bad inferences, understood as a distinction between appropriate and inappropriate doings, and goes on to understand talk about truth as talk about what is preserved by the good moves. (Brandom, 2000, p. 12)

Non pas une banalité, cette direction dans l'argumentation permet à la discussion sur la vérité d'être différente en esthétique de ce qu'elle est en rapport aux énoncés d'observation dans la mesure où ce qui compte comme une bonne inférence dans une forme de discours diffère de ce qui compte comme une bonne inférence dans l'autre. À ce stade, il est naturel de s'inquiéter que la vérité soit considérée relative au sens fort, c'est-à-dire de penser que chaque locuteur a sa propre vérité. Cela dit, la vérité telle que comprise dans le projet inférentialiste n'est relative que dans le sens faible d'être une fonction de ce qui compte comme une bonne inférence. Comme nous l'avons vu précédemment, il existe des pratiques inférentielles objectivement correctes et donc il y a une place pour la vérité objective dans l'inférentialisme.

La vérité étant relative à ce qu'est une bonne inférence, laquelle est elle-même considérée comme une espèce de pratique sociale, elle est explicitement reconnue comme une évaluation normative des assertions. Son rôle est de déclarer si l'on a « rempli un certain genre de responsabilité » (Brandom, 1994, p. 17) vis-à-vis d'un énoncé. Cette responsabilité envers « la rectitude sémantique » (Brandom, 1994, p. 17) tournera bien entendu autour de la correspondance et de la représentation dans certains cas, ce qui n'empêche toutefois pas que ce qui est correct soit le facteur ultime quant à la valeur de vérité des énoncés représentationnels. Suivant cette ligne de pensée, parler de ce qu'est un générique vrai revient à parler de ce qu'est un générique correctement appliqué. En tant qu'assertion, un générique correctement

appliqué est tel que son énonciateur y est autorisé et tel que ses conséquences inférentielles peuvent être justifiées. Si les conséquences inférentielles d'une affirmation sont indéfendables, alors l'affirmation est fausse.

Avec tous nos éléments en place, nous sommes prêts à revoir nos exemples:

1a: Les moustiques portent le virus du Nil (Vrai)

1b: Les Afro-Américains sont violents (Faux)

2a: Les femmes sont opprimées (Vrai)

2b: Les femmes sont soumises (Faux)

Dans le chapitre I, nous avons vu quatre théories pourtant prometteuses échouer à rendre compte de ces génériques. Je crois que l'échec des théories discutées était dû à leur incapacité à considérer ce qui découle des propositions génériques. Si nous examinons les circonstances d'application pour 1a et 1b, elles s'avèrent être presque identiques : une petite proportion d'un groupe est potentiellement dangereuse. Il en va de même pour 2a et 2b : certaines femmes sont opprimées et certaines femmes sont soumises. Leurs conséquences d'application sont cependant très différentes. Accepter 1a vous incitera à porter des manches longues, à utiliser des répulsifs contre les insectes et à prendre des mesures pour empêcher les moustiques d'entrer dans votre maison. De même, croire en 2a pourrait se révéler utile en aidant les femmes à mettre certains aspects de leur vécu en mots et en poussant les hommes vers des comportements acceptables. Mais si l'on vient à croire en 1b ou 2b, un ensemble d'actions et de croyances profondément préoccupantes peut potentiellement en découler.

Comme nous l'avons vu précédemment, l'inférentialisme est utile pour comprendre comment les énoncés peuvent conduire à des actions ou des croyances jugées inacceptables. Tirrell a souligné comment les termes péjoratifs sont liés à des comportements répréhensibles, mettant ainsi en évidence leur nature problématique. Elle a également discuté de la possibilité de s'abstenir d'utiliser en contexte assertorique certaines expressions en raison de leurs conséquences inférentielles, une idée que l'on trouve déjà chez Brandom:

Critical thinkers, or merely fastidious ones, must examine their idioms to be sure that they are prepared to endorse and so defend the appropriateness of the material inferential transitions implicit in the concepts they employ (Brandom, 1994, p. 126)

Puisque les croyances et actions racistes ou sexistes ne sont pas justifiables, cela signifie que 1b et 2b ne sont pas appropriés sémantiquement puisque leurs conséquences d'application ne peuvent pas être défendues. Suivant l'approche inférentialiste de la vérité, nous pouvons conclure en outre que les génériques concernés sont faux puisqu'il n'est pas possible de remplir la responsabilité sémantique qui nous incombe en les énonçant. Heureusement, 1a et 2a ne partagent pas ces conséquences indéfendables, ce qui leur permet d'être vrais (à condition que leurs circonstances et conséquences d'application soient elles-mêmes appropriées).

Avant de conclure cet argument, il convient de noter que notre analyse ne se limite pas à ces phrases précises. Les cas d'amplification, de dégradation et d'enracinement peuvent également être compris comme de mauvais coups dans le jeu de donner et demander des raisons. Certaines phrases recevront le même traitement que nos exemples (par exemple, « Les Mexicains sont paresseux »), mais certains génériques non problématiques seront révélés comme faux en raison de l'échec inévitable des locuteurs à défendre les conséquences inférentielles de leur affirmation (par exemple, une connexion modale implicite). Notre stratégie résout les deux parties de notre problème.

3.3 Objections potentielles

3.3.1 Pourquoi se concentrer sur la vérité ?

Une manière intéressante de remettre en question la pertinence et la valeur de ce projet se centre autour de sa problématique. Dans le chapitre I, j'ai opposé des utilisations souhaitables et indésirables du langage générique pour motiver la nécessité de les discriminer sur une base rationnelle. En m'appuyant sur l'intuition selon laquelle les génériques préjudiciables comme « Les femmes sont soumises » ou « Les personnes noires sont violentes » sont faux, j'ai formulé le problème en termes sémantiques en exprimant le besoin pour une théorie de prédire adéquatement la fausseté des génériques pernicieux tout en laissant la valeur de vérité des exemples classiques de génériques et des génériques sociaux non problématiques intacte.

J'ai soutenu que nous pourrions adopter l'inférentialisme sémantique pour relever ce défi. Avec sa vision normative et pragmatique de la vérité associée à un examen égal des circonstances et des conséquences d'application, l'inférentialisme nous permet de prédire la fausseté des génériques pernicieux en fonction de leurs conséquences néfastes. Bien que je croie que cette approche constitue une réponse adéquate à notre problème, je comprends pourquoi on pourrait être réticent à l'idée d'adopter l'inférentialisme

sémantique, ceci compte tenu de certains aspects et conséquences théoriques sujets à controverses. Pour ne pas avoir à se commettre dans cette direction, on pourrait éviter de formuler le problème en termes sémantiques. Nous pourrions dire qu'indépendamment de leur valeur de vérité, certains génériques causent du tort et donc que nous devrions nous abstenir de les énoncer, tout comme nous devrions nous abstenir de nuire en général. Étant donné que cette approche est théoriquement plus légère, une problématisation quelque peu différente ne nous épargnerait-elle pas de parcourir des longueurs considérables ? Pourquoi s'acharner sur la valeur de vérité des génériques ?

Une façon de comprendre la solution inférentialiste aux génériques pernicieux est de la situer parmi d'autres stratégies traitant du même problème. Le premier groupe de stratégies se concentre sur ce que signifie un générique. Selon cette perspective, un générique tel que « les femmes sont soumises » peut être vrai et peut être énoncé, mais ce qu'il implique doit être bloqué ou neutralisé. Cette idée est considérée par Leslie dans *Carving up the social world with generics* (2014) lorsqu'elle envisage la possibilité d'un monde où la plupart, sinon toutes les femmes sont socialement conditionnées à être parfaitement soumises. Elle affirme que, dans ce monde, il serait difficile de soutenir que « les femmes sont soumises » est faux. Néanmoins, il y aurait quelque chose de préjudiciable dans ce que cela impliquerait : une connexion essentielle entre la féminité et la soumission. Elle poursuit:

This is not, of course, to say that we invariably must interpret “women are submissive” in this way—it would still be possible to interpret it more along the lines of “barns are red,” where the essentialist interpretation is blocked by worldly knowledge. The hypothesis under consideration is instead that we need to have specific worldly knowledge to block such an interpretation; absent that, we will likely understand a generic generalization to be supported by underlying essentialist facts. (Leslie, 2014, p. 217)

Dans ce scénario, Leslie ne cherche pas à aborder la valeur de vérité d'un générique ou la possibilité de l'affirmer, mais ce qui en découle. Une stratégie similaire semble être adoptée par Manon Garcia dans *We are not born submissive* (2021). Dans les premières pages du livre, Garcia discute du besoin de parler de la soumission féminine et nous met brièvement en garde contre les dangers d'utiliser des génériques comme « les femmes sont soumises » parce qu'ils « peuvent - et sont souvent considérés comme - impliquer qu'il y a une connexion nécessaire entre la première et la deuxième partie de leur énoncé » (Garcia, 2021, p. 7). Il n'est pas clair que Garcia condamne strictement l'affirmation de tels génériques, mais son livre va à l'encontre de l'hypothèse selon laquelle la soumission des femmes est fondée sur une nature partagée et

déterminante. En ce sens, elle cherche à neutraliser les implications essentialistes des génériques perniciox, même si son travail ne tourne pas spécifiquement autour du langage générique en soi.

Un deuxième ensemble de stratégies se concentre sur la possibilité d'affirmer les génériques perniciox. Selon cette perspective, ces génériques pourraient être vrais, mais ne peuvent pas être affirmés. Haslanger explique:

My suggestion has been, however, that the generic essence claim is only pragmatically involved. If this is true, then whether Bert's statement "blacks are violent," is false will depend on our semantic account and complicated facts about how we want to explain the apparent violence of (some) blacks. For example, if there is an explanation of black violence in terms of a response to racist oppression, then there may be a non-accidental correlation which would allow the generic to be true as a striking generic even if only a very few blacks are violent; but we will be right to resist or deny it by virtue of how it affects the common ground. (Haslanger, 2011, n. 24)

Ici, Haslanger évite volontairement les débats sur la sémantique. Ce qui l'intéresse, ce sont les effets pragmatiques de certains génériques. Elle se préoccupe principalement de ce qui entre dans le terrain d'entente en raison de l'utilisation de génériques et de la manière dont ces implications perpétuent ou contribuent à certaines pratiques. Sur ce point, sa position est très similaire à celles de Leslie ou Garcia. La principale différence réside dans la manière dont les implications sont traitées. Dans le premier ensemble de stratégies, les génériques peuvent être énoncés, mais leurs implications sont bloquées. Dans ce deuxième type de stratégies, les implications sont jugées trop dangereuses et difficiles à déloger pour être abordées directement, donc ce qui doit être bloqué est le générique lui-même. Pour répondre à cette exigence, Haslanger utilise le concept de négation métalinguistique de Horn (1985), une manière pour le locuteur de refuser ou de rejeter l'affirmation d'une phrase en fonction de facteurs pragmatiques. Ce dispositif se concentrant sur la possibilité d'affirmer plutôt que sur la vérité, il semble que la manière dont Haslanger traite des génériques perniciox n'est pas très éloignée de la stratégie de Tirrell ou de Brandom vis-à-vis des termes péjoratifs. Sans aller jusqu'à parler de fausseté, on choisit de ne pas utiliser certaines expressions.

Enfin, un troisième ensemble de stratégies peut être élaboré autour de la valeur de vérité des génériques. Selon cette perspective, les génériques perniciox ne sont pas vrais et, par conséquent, ne peuvent pas être affirmés. La stratégie employée ici me semble être la première de ce type et est intéressante en ce qu'elle commence par des considérations sur les conséquences pragmatiques pour établir l'impossibilité

d'affirmer et, sur cette base, la fausseté. Ce que l'inférentialisme fait pour nous est donc de fournir un cadre théorique permettant de passer de considérations propres au premier type de stratégies aux avantages de la stratégie du troisième type. L'un de ces avantages est que la stratégie sémantique est la seule à rendre compte de l'intuition selon laquelle les génériques pernicieux sont faux. Un autre avantage, plus substantiel, est qu'elle nous permet de tirer parti des effets lexicaux potentiels du vocabulaire aléthique.

Herman Cappelen, qui a inventé le terme, définit les effets lexicaux d'une expression comme ses « effets cognitifs et émotionnels au-delà (et d'une certaine manière indépendante) de toutes ses propriétés sémantiques et pragmatiques » (Cappelen, 2020, p. 123). Il donne quelques illustrations : certains éléments lexicaux peuvent vous rendre heureux (par exemple, « le mariage »), certains peuvent vous rendre en colère ou triste (par exemple, « le viol »), et certains peuvent jouer un rôle dans votre comportement (par exemple, les noms de marque comme « Coca-Cola »). Pour Cappelen, les effets lexicaux sont importants, car ils peuvent être exploités dans le contexte de l'ingénierie conceptuelle, la branche de la philosophie s'intéressant à « l'évaluation et au développement d'améliorations de nos dispositifs de représentation » (Cappelen, 2020, p. 132). En proposant un changement d'extension pour un mot donné plutôt que de proposer un nouveau mot, un ingénieur conceptuel peut vouloir rendre les effets négatifs ou positifs dudit mot applicables à un ensemble plus large, plus petit ou différent d'objets ou de contextes.

Pour nous, les effets lexicaux sont pertinents, car il est très probable qu'il y ait des réponses comportementales et affectives à ce qui relève de l'extension du « vrai » et du « faux ». En supposant que les gens cherchent généralement à entendre et à dire la vérité, pouvoir affirmer la fausseté des génériques pernicieux pourrait agir comme un moyen de dissuasion pour les prononcer et comme un incitatif à les contester lorsqu'elles sont entendues. Bien sûr, savoir si les gens recherchent réellement la vérité et s'ils sont compétents pour le faire sont des questions empiriques qui devraient être résolues ailleurs. Cependant, il convient de noter que ces questions sont distinctes, du moins en théorie. Les gens pourraient chérir la vérité tout en rencontrant des difficultés exceptionnelles lorsque vient l'heure de former des croyances véridiques avec précision. La stratégie de type trois, pour autant que les gens attribuent une certaine importance à ce qui est vrai, semble avoir un avantage pratique et théorique.

3.3.2 Le projet repose-t-il (trop) sur des intuitions?

Une ligne de critique potentielle de ce projet - et peut-être de l'ensemble de l'enquête philosophique sur le langage générique en général - concerne son recours aux intuitions, c'est-à-dire aux propositions qui semblent ou apparaissent vraies pour quelqu'un. En effet, bien qu'il y ait une longue tradition d'utilisation des intuitions en philosophie, les dernières décennies ont vu un intérêt croissant pour la description et l'évaluation de cette utilisation (Pust, 2019). Il y a notamment des questions à soulever concernant ce que sont les intuitions et dans quelle mesure elles peuvent jouer un rôle dans la justification des croyances ainsi que dans l'érection de théories philosophiques. Espérons que quelques précisions, en plus d'une discussion du rôle des intuitions dans la théorisation philosophique autour des génériques, apaiseront les potentiels malaises vis-à-vis ce projet.

Suivant Pust (2001), nous pouvons distinguer entre deux manières de fournir des preuves par le biais des intuitions. Dans le premier cas, nous pouvons utiliser le fait que nous avons une intuition (« intuiting ») comme preuve. Dans le second cas, nous utilisons le fruit de l'intuition elle-même, c'est-à-dire la proposition qu'elle a pour objet (« intuited »), comme preuve. Une fois cette distinction établie, nous pouvons examiner la relation entre l'intuition et son objet, en commençant par une vue différente de ce que nous désirons avancer:

Put simply, the view is that the occurrence of an intuiting is taken to provide the person in whom it occurs with prima facie justification for believing the intuited. Alternatively, it holds that S's having an intuition that p prima facie justifies S in believing that p. Given a capacious view of evidence, then, both the intuiting and the intuited are treated as evidence, the occurrence of the former being treated as prima facie non-inferential justification for accepting the latter and the latter as a potential inferential justification for further propositions. (Pust, 2019, sect. 2.4)

Ce paragraphe expose plusieurs engagements potentiellement controversés, l'un d'entre eux étant que les épisodes d'intuitions sont des états non inférentiels privilégiés ou *sui generis*, ce qui en fait une forme de donnée (Bengson, 2015). Bien entendu, nous pouvons voir comment une telle caractérisation place les intuitions au cœur d'un dilemme de type sellarsien. En appliquant l'influente formulation du dilemme par Laurence Bonjour (1985), nous pouvons nous demander si les épisodes d'intuitions sont propositionnels ou non. S'ils le sont, alors ils peuvent servir de justification, mais ils ont également besoin d'être appuyés par des raisons, ce qui ne les rend pas plus privilégiés que toute autre proposition. S'ils ne sont pas propositionnels, alors ils n'ont pas besoin de justification, mais ils ne peuvent pas non plus servir de justification, ce qui les rend épistémiquement inertes. En bref, si nous voulons utiliser notre intuition

comme raison de croire au contenu qu'elle véhicule, alors nous devons élaborer une explication sur la manière dont les épisodes d'intuitions peuvent justifier leur contenu, c'est-à-dire sur la manière dont ils peuvent être incorporés dans le réseau inférentiel dont fait partie la proposition intuitive.

Heureusement, notre projet n'a pas besoin d'une telle explication, car contrairement à ce qui a été esquissé ci-dessus, nous n'utilisons pas les épisodes d'intuition comme preuve vis-à-vis du contenu qui leur correspond, mais plutôt comme preuve pour théoriser sur les génériques. Pour illustrer, considérons le générique « Les abeilles pondent des œufs ». Lorsque nous disons que nous avons l'intuition que « Les abeilles pondent des œufs » est vrai, nous ne souhaitons pas justifier « les abeilles pondent des œufs » pour que la proposition joue un autre rôle épistémique. Nous traitons plutôt la valeur de vérité intuitive de la phrase comme une donnée dont il faut rendre compte, ceci en tenant pour acquise une certaine compréhension préconceptuelle de la signification générique, laquelle doit être élucidée par la théorisation. Une telle compréhension n'est pas plus controversée que celle d'un enfant capable d'utiliser correctement des énoncés quantifiés tels que « Tous les cadeaux ont été ouverts » sans avoir étudié la logique du premier ordre. En utilisant ces épisodes d'intuition comme des données, nous essayons de développer une sémantique qui nous permet d'expliquer l'apparente vérité de « Les abeilles pondent des œufs » en fonction de nos croyances non génériques sur les abeilles, l'apparente fausseté de « Les livres ont des couvertures souples » en fonction de nos croyances non génériques sur les livres, et ainsi de suite avec chacun de nos points de données. Une autre façon de comprendre ce travail est de le considérer comme une suspension temporaire de l'investigation sur certains contenus de nos intuitions (les génériques) dans le but de rendre explicite le réseau inférentiel dans lequel ils s'inscrivent. Ici, rien n'est considéré comme non inférentiel, car dès que le réseau mentionné ci-dessus est découvert, la valeur de vérité de certains génériques peut être révisée s'ils sont jugés discordants avec d'autres croyances. Les intuitions que nous utilisons, en bref, ne sont privilégiées d'aucune manière. Le projet n'est pas construit sur des intuitions, mais plutôt érigé autour.

CONCLUSION

Dans ce mémoire, il s'agissait de trouver le moyen de tracer la ligne entre les génériques qui sont pernicious et les génériques qui ne le sont pas sur une base sémantique. Cette stratégie est rendue possible par la conviction que les génériques préjudiciables comme « les femmes sont soumises » sont faux. Reconnaître ces génériques comme faux apporte quelques avantages, principalement de rendre compte de l'intuition que les énoncés péjoratifs sont faux, mais aussi de profiter des effets lexicaux des termes « vrai » et « faux ».

Une revue de la littérature récente sur la sémantique des généralisations génériques nous a montré que les théories en place étaient incapables à systématiquement reconnaître comme faux les génériques qui sont préjudiciables sans changer la valeur de vérité que nous accordons à certains génériques qui sont des points de référence dans la littérature. La théorie qui a été proposée est l'inférentialisme sémantique de Robert Brandom. Deux aspects clés nous permettent d'offrir une solution. D'abord, l'inférentialisme ne tient pas seulement compte des circonstances d'application des énoncés, mais aussi de leurs conséquences d'application. Ensuite, il permet une compréhension de la vérité en tant qu'application adéquate d'un énoncé. Comme les génériques pernicious permettent une transition de leurs circonstances d'application vers des conséquences d'application qui sont indéfendables, ils sont inadéquats au sein du jeu de donner et demander des raisons, ce qui en fait des énoncés faux. Les génériques sociaux qui ne sont pas préjudiciables, en contrepartie, n'ont pas les mêmes conséquences indésirables et peuvent donc rester vrais pour autant que leurs circonstances d'application soient réalisées.

RÉFÉRENCES

- Agerström, J. et Rooth, D.-O. (2011). The role of automatic obesity stereotypes in real hiring discrimination. *Journal of Applied Psychology*, 96(4), 790-805. <https://doi.org/10.1037/a0021594>
- Anderson, L., Haslanger, S. et Langton, R. (2012). Language and Race. Dans G. Russell et D. G. Fara (dir.), *The Routledge Companion to Philosophy of Language*. Routledge.
- Banaji, M. R. (2001). Stereotypes, Social Psychology of. Dans N. J. Smelser et P. B. Baltes (dir.), *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences* (p. 15100-15104). Pergamon. <https://doi.org/10.1016/B0-08-043076-7/01754-X>
- Beeghly, E. (2015). What is a Stereotype? What is Stereotyping? *Hypatia*, 30(4), 675-691. <https://doi.org/10.1111/hypa.12170>
- Belnap, N. D. (1962). Tonk, Plonk and Plink. *Analysis*, 22(6), 130-134. <https://doi.org/10.2307/3326862>
- Bengson, J. (2015). The Intellectual Given. *Mind*, 124(495), 707-760. <https://doi.org/10.1093/mind/fzv029>
- Blackburn, S. (2018). *On Truth*. Oxford University Press.
- BonJour, L. (1985). *The Structure of Empirical Knowledge*. Harvard University Press.
- Brandom, R. (1983). Asserting. *Noûs*, 17(4), 637-650. <https://doi.org/10.2307/2215086>
- Brandom, R. (1994). *Making It Explicit: Reasoning, Representing, and Discursive Commitment*. Harvard University Press.
- Brandom, R. (2000). *Articulating Reasons: An Introduction to Inferentialism*. Harvard University Press.
- Brandone, A. C. (2016). Changes in Beliefs About Category Homogeneity and Variability Across Childhood. *Child Development*, n/a-n/a. <https://doi.org/10.1111/cdev.12616>
- Brandone, A. C., Cimpian, A., Leslie, S.-J. et Gelman, S. A. (2012). Do Lions Have Manes? For Children, Generics Are About Kinds Rather Than Quantities. *Child Development*, 83(2), 423-433. <https://doi.org/10.1111/j.1467-8624.2011.01708.x>
- Brandone, A. C. et Gelman, S. A. (2009). Differences in preschoolers' and adults' use of generics about novel animals and artifacts: A window onto a conceptual divide. *Cognition*, 110(1), 1-22. <https://doi.org/10.1016/j.cognition.2008.08.005>
- Brandone, A. C. et Gelman, S. A. (2013). Generic language use reveals domain differences in young children's expectations about animal and artifact categories. *Cognitive Development*, 28(1), 63-75. <https://doi.org/10.1016/j.cogdev.2012.09.002>

- Brandone, A. C., Gelman, S. A. et Jenna Hedglen. (2015). Children's Developing Intuitions About the Truth Conditions and Implications of Novel Generics Versus Quantified Statements. *Cognitive Science*, 39(4), 711-738. <https://doi.org/10.1111/cogs.12176>
- Brown, R. (2010). *Prejudice: its social psychology* (2nd ed). Wiley-Blackwell.
- Brownstein, M. (2019). Implicit Bias. Dans E. N. Zalta (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Fall 2019). Metaphysics Research Lab, Stanford University. <https://plato.stanford.edu/archives/fall2019/entries/implicit-bias/>
- Cappelen, H. (2020). Conceptual Engineering: The Master Argument. Dans A. Burgess, H. Cappelen et D. Plunkett (dir.), *Conceptual Engineering and Conceptual Ethics*. <https://academic.oup.com/book/36673/chapter/321701272>
- Chambers, C. G., Graham, S. A. et Turner, J. N. (2008). When hearsay trumps evidence: How generic language guides preschoolers' inferences about unfamiliar things. *Language and Cognitive Processes*, 23(5), 749-766. <https://doi.org/10.1080/01690960701786111>
- Cimpian, A., Brandone, A. C. et Gelman, S. A. (2010a). Generic Statements Require Little Evidence for Acceptance but Have Powerful Implications. *Cognitive Science*, 34(8), 1452-1482.
- Cimpian, A., Gelman, S. A. et Brandone, A. C. (2010b). Theory-based considerations influence the interpretation of generic sentences. *Language and Cognitive Processes*, 25(2), 261-276. <https://doi.org/10.1080/01690960903025227>
- Cimpian, A. et Markman, E. M. (2008). Preschool children's use of cues to generic meaning. *Cognition*, 107(1), 19-53.
- Cimpian, A. et Markman, E. M. (2009). Information learned from generic language becomes central to children's biological concepts: Evidence from their open-ended explanations. *Cognition*, 113(1), 14-25. <https://doi.org/10.1016/j.cognition.2009.07.004>
- Cimpian, A. et Scott, R. M. (2012). Children expect generic knowledge to be widely shared. *Cognition*, 123(3), 419-433.
- Claveau, F. et Girard, J. (2019). Generic Generalizations in Science: A Bridge to Everyday Language. *Erkenntnis*, 84(4), 839-854. <https://doi.org/10.1007/s10670-018-9983-x>
- Daeun Park, Marjorie W. Schaeffer, Kyle M. Nolla, Susan C. Levine et Sian L. Beilock. (2016). How do generic statements impact performance? Evidence for entity beliefs. *Developmental Science*. <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/desc.12396/full>
- DeJesus, J. M., Callanan, M. A., Solis, G. et Gelman, S. A. (2019). Generic language in scientific communication. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 116(37), 18370-18377. <https://doi.org/10.1073/pnas.1817706116>
- Dummett, M. (1973). *Frege. Philosophy of language* (1st U.S. ed.). Harper & Row.

- Garcia, M. (2021). *We are not born submissive: how patriarchy shapes women's lives*. Princeton University Press.
- Gelman, S. A. (1988). The development of induction within natural kind and artifact categories. *Cognitive psychology*, 20(1), 65-95.
- Gelman, S. A. (2003). *The Essential Child: Origins of Essentialism in Everyday Thought*. Oxford University Press.
- Gelman, S. A. (2004). Learning Words for Kinds: Generic Noun Phrases in Acquisition. Dans D. G. Hall et S. R. Waxman (dir.), *Weaving A Lexicon* (1 edition). A Bradford Book.
- Gelman, S. A. (2010). Generics as a window onto young children's concepts. *Kinds, things, and stuff: Mass terms and generics*, 100-120.
- Gelman, S. A. et Bloom, P. (2007). Developmental changes in the understanding of generics. *Cognition*, 105(1), 166-183. <https://doi.org/10.1016/j.cognition.2006.09.009>
- Gelman, S. A., Chesnick, R. J. et Waxman, S. R. (2005). Mother-child conversations about pictures and objects: referring to categories and individuals. *Child Development*, 76(6), 1129-1143. <https://doi.org/10.1111/j.1467-8624.2005.00840.x>
- Gelman, S. A., Coley, J. D., Rosengren, K. S., Hartman, E. et Pappas, A. (1998). Beyond labeling: the role of maternal input in the acquisition of richly structured categories. *Monographs of the Society for Research in Child Development*, 63(1), I-V, 1-148; discussion 149-157.
- Gelman, S. A., Goetz, P. J., Sarnecka, B. W. et Flukes, J. (2008). Generic Language in Parent-Child Conversations. *Language Learning and Development: The Official Journal of the Society for Language Development*, 4(1), 1-31. <https://doi.org/10.1080/15475440701542625>
- Gelman, S. A. et O'Reilly, A. W. (1988). Children's Inductive Inferences within Superordinate Categories: The Role of Language and Category Structure. *Child Development*, 59(4), 876-887. <https://doi.org/10.2307/1130255>
- Gelman, S. A. et Raman, L. (2003). Preschool children use linguistic form class and pragmatic cues to interpret generics. *Child Development*, 74(1), 308-325. <https://doi.org/10.1111/1467-8624.00537>
- Gelman, S. A., Ware, E. A., Kleinberg, F., Manczak, E. M. et Stilwell, S. M. (2014). Individual differences in children's and parents' generic language. *Child Development*, 85(3), 924-940. <https://doi.org/10.1111/cdev.12187>
- Gelman, S. A., Ware, E. A., Manczak, E. M. et Graham, S. A. (2013). Children's Sensitivity to the Knowledge Expressed in Pedagogical and Non-Pedagogical Contexts. *Developmental psychology*, 49(3), 491-504. <https://doi.org/10.1037/a0027901>
- Gentzen, G. (1935). Investigations into logical deduction. Dans M. E. Szabo (dir.), *The Collected Papers of Gerhard Gentzen* (p. 68-131). North-Holland Publishing Company.

- Graham, S. A., Gelman, S. A. et Clarke, J. (2016). Generics license 30-month-olds' inferences about the atypical properties of novel kinds. *Developmental Psychology*, 52(9), 1353-1362. <https://doi.org/10.1037/dev0000183>
- Graham, S. A., Nayer, S. L. et Gelman, S. A. (2011). Two-Year-Olds Use the Generic/Nongeneric Distinction to Guide Their Inferences About Novel Kinds. *Child Development*, 82(2), 493-507. <https://doi.org/10.1111/j.1467-8624.2010.01572.x>
- Haslanger, S. (2000). Gender and Race: (What) Are They? (What) Do We Want Them To Be? *Noûs*, 34(1), 31-55. <https://doi.org/10.1111/0029-4624.00201>
- Haslanger, S. (2011). Ideology, Generics, and Common Ground. Dans C. Witt (dir.), *Feminist Metaphysics: Explorations in the Ontology of Sex, Gender and the Self* (p. 179-207). Springer Netherlands. https://doi.org/10.1007/978-90-481-3783-1_11
- Hearst, E. (1991). Psychology and Nothing. *American Scientist*, 79(5), 432-443.
- Hegel, G. W. F. (2013). *Phenomenology of spirit* (Reprint.). Oxford Univ. Press.
- Hesni, S. (2024). Generics and social justice. *Philosophical Studies*, 181(1), 109-132. <https://doi.org/10.1007/s11098-023-02064-9>
- Horn, L. R. (1985). Metalinguistic Negation and Pragmatic Ambiguity. *Language*, 61(1), 121-174. <https://doi.org/10.2307/413423>
- King, J. C. (2014). The metasemantics of contextual sensitivity. *Metasemantics: New essays on the foundations of meaning*, 97-118.
- Knight, C. (2023). Reflective Equilibrium. Dans E. N. Zalta et U. Nodelman (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Winter 2023). Metaphysics Research Lab, Stanford University. <https://plato.stanford.edu/archives/win2023/entries/reflective-equilibrium/>
- Leshin, R. A., Leslie, S.-J. et Rhodes, M. (2021). Does It Matter How We Speak About Social Kinds? A Large, Preregistered, Online Experimental Study of How Language Shapes the Development of Essentialist Beliefs. *Child Development*, 92(4), e531-e547. <https://doi.org/10.1111/cdev.13527>
- Leslie, S.-J. (2007). Generics and the Structure of the Mind. *Philosophical Perspectives*, 21(1), 375-403. <https://doi.org/10.1111/j.1520-8583.2007.00138.x>
- Leslie, S.-J. (2008). Generics: Cognition and Acquisition. *Philosophical Review*, 117(1), 1-47.
- Leslie, S.-J. (2012). Generics Articulate Default Generalizations. *Recherches linguistiques de Vincennes*, (41), 25-44. <https://doi.org/10.4000/riv.2048>
- Leslie, S.-J. (2014). Carving up the social world with generics. *Oxford Studies in Experimental Philosophy*, 1, 208-232.
- Leslie, S.-J. (2017). The original sin of cognition: Fear, prejudice, and generalization. *The Journal of Philosophy*, 114(8), 393-421.

- Leslie, S.-J. et Lerner, A. (2016). Generic Generalizations. Dans E. N. Zalta (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Summer 2016).
<http://plato.stanford.edu/archives/sum2016/entries/generics/>
- Leslie, S.-J. et Lerner, A. (2022). Generic Generalizations. Dans E. N. Zalta et U. Nodelman (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Fall 2022). Metaphysics Research Lab, Stanford University.
<https://plato.stanford.edu/archives/fall2022/entries/generics/>
- Lewis, D. (1979). Scorekeeping in a Language Game. *Journal of Philosophical Logic*, 8(1), 339-359.
<https://doi.org/10.1007/bf00258436>
- Maass, A., D'Ettola, C. et Cadinu, M. (2008). Checkmate? The role of gender stereotypes in the ultimate intellectual sport. *European Journal of Social Psychology*, 38(2), 231-245.
<https://doi.org/10.1002/ejsp.440>
- McAfee, N. (2018). Feminist Philosophy. Dans E. N. Zalta (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Fall 2018). Metaphysics Research Lab, Stanford University.
<https://plato.stanford.edu/archives/fall2018/entries/feminist-philosophy/>
- McKeever, M. et Sterken, R. (2021). Social and Political Aspects of Generic Language and Speech. Dans *The Routledge Handbook of Social and Political Philosophy of Language*. Routledge.
- Nadelhoffer, T. et Nahmias, E. (2007). The Past and Future of Experimental Philosophy. *Philosophical Explorations*, 10(2), 123-149. <https://doi.org/10.1080/13869790701305921>
- Nickel, B. (2009). Generics and the ways of normality. *Linguistics and Philosophy*, 31(6), 629-648.
<https://doi.org/10.1007/s10988-008-9049-7>
- Nickel, B. (2010). Ceteris Paribus Laws: Genericity and Natural Kinds. *Philosophers' Imprint*, 10(6), 1-25.
- Nickel, B. (2016). *Between Logic and the World: An Integrated Theory of Generics*. Oxford University Press.
- Nisbett, R. E., Ross, L. et Nisbett, R. (1980). *Human inference: strategies and shortcomings of social judgment* (Nachdr.). Prentice-Hall.
- O'Donnell, P. (2017). Generics, race, and social perspectives. *Inquiry*, 0(0), 1-38.
<https://doi.org/10.1080/00207543.2016.1266801>
- Pennington, C. R., Heim, D., Levy, A. R. et Larkin, D. T. (2016). Twenty Years of Stereotype Threat Research: A Review of Psychological Mediators. *PLoS ONE*, 11(1), e0146487.
<https://doi.org/10.1371/journal.pone.0146487>
- Prasada, S. (2000). Acquiring generic knowledge. *Trends in cognitive sciences*, 4(2), 66-72.
- Price, H. (2008). Two Readings of Representationalism. *Descartes Lecture given at Tilburg August, 5*.
<http://philsci-archive.pitt.edu/archive/00004430/02/Tilburg2.pdf>
- Prior, A. N. (1960). The Runabout Inference-Ticket. *Analysis*, 21(2), 38-39.
<https://doi.org/10.2307/3326699>

- Pust, J. (2001). Against Explanationist Skepticism Regarding Philosophical Intuitions. *Philosophical Studies*, 106(3), 227-258. <https://doi.org/10.1023/A:1013356707899>
- Pust, J. (2019). Intuition. Dans E. N. Zalta (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Summer 2019). Metaphysics Research Lab, Stanford University. <https://plato.stanford.edu/archives/sum2019/entries/intuition/>
- Rhodes, M., Leslie, S.-J., Bianchi, L. et Chalik, L. (2018). *The role of generic language in the early development of social categorization*. <http://www.princeton.edu/~sjleslie/The%20role%20of%20generic%20language.pdf>
- Ritchie, K. (2019). Should We Use Racial and Gender Generics? *Thought: A Journal of Philosophy*, 8(1), 33-41. <https://doi.org/10.1002/tht3.402>
- Ritchie, K. (2021). Essentializing Language and the Prospects for Ameliorative Projects. *Ethics*, 131(3), 460-488.
- Roberts, S. O., Gelman, S. A. et Ho, A. K. (2017). So It Is, So It Shall Be: Group Regularities License Children's Prescriptive Judgments. *Cognitive Science*, 41 Suppl 3, 576-600. <https://doi.org/10.1111/cogs.12443>
- Rosola, M. et Cella, F. (2020). Generics and Epistemic Injustice. *Ethical Theory and Moral Practice*. <https://doi.org/10.1007/s10677-020-10095-y>
- Ryan, C. (2003). Stereotype accuracy. *European Review of Social Psychology*, 13(1), 75-109. <https://doi.org/10.1080/10463280240000037>
- Saul, J. (2017). Are generics especially pernicious? *Inquiry*, 1-18.
- Scontras, G., Tessler, M. H. et Franke, M. (2021, 20 mai). *A practical introduction to the Rational Speech Act modeling framework*. arXiv. <https://doi.org/10.48550/arXiv.2105.09867>
- Sellars, W. (1980). *Pure pragmatics and possible worlds: the early essays of Wilfrid Sellars*. Ridgeview Pub. Co.
- Stalnaker, R. (2002). Common Ground. *Linguistics and Philosophy*, 25(5/6), 701-721.
- Steinberger, F. (2011). What Harmony Could and Could Not Be. *Australasian Journal of Philosophy*, 89(4), 617-639. <https://doi.org/10.1080/00048402.2010.528781>
- Sterken, R. K. (2015a). Generics, Content and Cognitive Bias. *Analytic Philosophy*, 56(1), 75-93.
- Sterken, R. K. (2015b). Generics in Context. *Philosopher's Imprint*, 15(21). <http://hdl.handle.net/2027/spo.3521354.0015.021>
- Sterken, R. K. (2017). The meaning of generics. *Philosophy Compass*, 12(8), e12431. <https://doi.org/10.1111/phc3.12431>
- Tessler, M. H. (2018). *Communicating generalizations : probability, vagueness, and context*.

- Tessler, M. H. et Goodman, N. D. (2016). A pragmatic theory of generic language. *arXiv:1608.02926 [cs]*.
<http://arxiv.org/abs/1608.02926>
- Tessler, M. H. et Goodman, N. D. (2019a). *Learning from generic language*.
- Tessler, M. H. et Goodman, N. D. (2019b). The language of generalization. *Psychological Review*, 126(3), 395-436. <https://doi.org/10.1037/rev0000142>
- Tirrell, L. (2012). Genocidal Language Games1. Dans I. Maitra et M. K. McGowan (dir.), *Speech and Harm* (p. 174-221). Oxford University Press.
<https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199236282.003.0008>
- Ulmer, J. T., Harris, C. T. et Steffensmeier, D. (2012). Racial and Ethnic Disparities in Structural Disadvantage and Crime: White, Black, and Hispanic Comparisons. *Social science quarterly*, 93(3), 799-819. <https://doi.org/10.1111/j.1540-6237.2012.00868.x>
- Unterhuber, M. (2014). Do ceteris paribus laws exist? A regularity-based best system analysis. *Erkenntnis*, 79(10), 1833-1847.
- Wittgenstein, L. (1953). *Philosophical investigations* (Rev. 4th ed (2009)). Wiley-Blackwell.

